

ESSAI
La musique de Georges Leroux
Page F 7



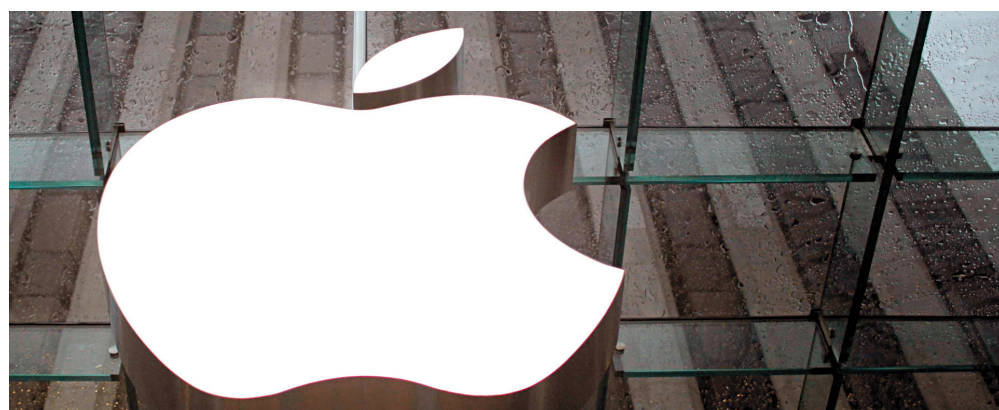
ESSAI
Un éloge de la culture générale signé
Normand Baillargeon
Page F 8

LIVRES



Les deux principaux fondateurs de la marque Apple, Steve Wozniak et Steve Jobs.

KIMBERLY WHITE REUTERS



Une pomme, deux voix

Le hasard des calendriers d'édition reposait finalement sur un système de calcul plus efficace que celui d'un Apple I. Et comment! Coup sur coup, dans les prochains jours, deux bouquins reviennent en effet sur l'aventure d'Apple Computer Inc., l'empire de l'informatique quitté à la hâte la semaine dernière par son gourou en chef, Steve Jobs, mort à l'âge de 56 ans. Deux livres, autobiographie et biographie, des deux principaux fondateurs de la marque: Steve Jobs et Steve Wozniak. Les deux hommes portent deux regards fascinants sur une pomme, son origine et surtout les fondements de cette influence redoutable dans le quotidien de millions d'humains sur la planète techno.

FABIEN DEGLISE

Les motivations du génie sont parfois plus complexes qu'elles ne le paraissent. Steve Wozniak le prouve, lui qui à 25 ans, dans le garage «d'un collègue au chômage, Gordon French», commence en mars 1975, sans trop le savoir, à façonner une petite révolution. À Palo Alto, en Californie, il a fondé, avec son pote Steve Jobs, un club de dompteurs de puces informatiques baptisé Homebrew Computer Club. Ensemble, ils vont donner naissance à l'Apple I, l'arrière-grand-père du iPad, qui du haut de son 4 ko de mémoire (pouvant être «poussée» à 8 Ko) n'annonçait rien de moins que le début d'un temps nouveau. Petite note à l'amateur de chiffres: aujourd'hui, il faudrait 256 machines comme celle-là simplement pour stocker un fichier sonore mp3.

Le mythe fondateur, ressassé par Apple et repris à l'unisson par ses milliers de fidèles, vit depuis ce temps, porté par l'image d'une porte de garage blanche d'une maison banale dans une banlieue de la Silicon Valley. Il donne aussi un peu de corps aux ambitions de Jobs et Wozniak qui, au début de l'aventure Mac, ne rêvaient que d'une chose: «mettre l'informatique à la portée de tous, afin que des non-spécialistes puissent acheter un ordinateur et s'en servir»,

écrit Wozniak dans *iWoz*. Mais forcément, il y avait plus...

Autobiographie et science-fiction

C'est dans les premières pages de l'autobiographie de Steve Wozniak — Gina Smith l'a aidé à mener à terme ce projet — que l'épaisseur du projet initial apparaît vraiment. On y découvre un jeune homme bien de son temps, les années 1950, bercé par le récit de science-fiction *Tom Swiff Jr.* (Grosset & Dunlap) — ses «livres préférés» — et vivant dans un environnement technologique où les propriétaires de radio et de télé devaient changer eux-mêmes les tubes à vide de leurs appareils en les amenant à l'épicerie pour vérifier leur état, raconte-t-il. Dans ce monde ordinaire, Wozniak se distingue toutefois des autres gamins de son âge: son père, ingénieur qui à l'époque où il travaillait chez Electronic Data Systems (EDS), une boîte de consultants en informatique, amenait parfois son fils de trois ans à son laboratoire. Pour pouvoir travailler, il étalait sur le sol des composantes informatiques sur une couverture pour amuser sa progéniture.

Ailleurs sur la planète, les briques à plots du Danois Ole Kirk Christiansen, baptisées Lego, venaient à peine de voir le jour. Mais pour le petit Wozniak, le monde, lui, avait commencé à se construire dans ses mains avec des résistances, des fragments de cir-

cuits imprimés, de transistors, de photocoupleurs, de roues codeuses...

Les bouts de métal et de plastique allaient marquer le destin de l'homme. Le nouvel emploi du père chez Lockheed, le grand constructeur aéronautique, fera le reste. Là, l'homme va soudainement se faire un peu plus discret. Dans ses mémoires, Steve s'en souvient, comme il se souvient aussi d'avoir vu à la maison des «dessins de fusées avec le logo de la NASA» et «des documents liés aux missiles Polaris, tirés depuis les sous-marins ou quelques choses dans ce goût-là», écrit-il. Sans plus de détails.

On comprend plus loin que, dans le cerveau du petit bonhomme, une carte perforée vient alors de prendre forme: dessus, Steve W. va inscrire sa passion pour l'électronique et, surtout, l'envie de mettre la technologie au service du bien et des gens: «vous savez, faire le bien pour la planète et tous ses habitants».

Dans la tête d'un gourou

Les fondements d'un empire devenu religion, d'une multinationale partie de rien et passée de producteurs d'ordinateurs pour la marge à pourvoyeur d'objets symboliques et phagocytes, sont parfois étonnants. Et le contenu de *Steve Jobs* (JC Lattès), première biographie autorisée du charismatique fondateur d'Apple, ne devrait pas manquer, une nouvelle fois, de le souligner.

Signé Walter Isaacson, ancien rédacteur en chef du magazine *Time* et auteur des biographies d'Einstein, de Benjamin Franklin et de Kissinger, l'objet littéraire devait s'intituler à l'origine *iSteve: le livre de Jobs*. Le décès du sujet principal a transformé le projet historique en testament, voire en hagiographie dans le contexte, dont le lancement a été devancé de quelques semaines partout sur la planète. Le bouquin va apparaître dans les librairies au Québec le 26 octobre prochain.

VOIR PAGE E 2: POMME

Il aura fallu la vente d'une calculatrice, la HP 65, pour 500 \$, et celle du Westfalia de Jobs pour un montant équivalent pour pouvoir financer le premier circuit imprimé de l'Apple I.

«Mettre l'informatique à la portée de tous, afin que des non-spécialistes puissent acheter un ordinateur et s'en servir»
— Steve Wozniak

LIVRES

EN APARTÉ

Le Castor Nobel et l'igNobel



JEAN-FRANÇOIS NADEAU

La semaine dernière, au moment de confier le cahier Livres aux rouleaux encrevés des rotatives, le nom du nouveau Prix Nobel de littérature était annoncé, trop tard pour parler en ces pages de Tomas Tranströmer.

L'espace de ses poèmes est habité largement par la ville. De petites choses y deviennent des galaxies. À travers toutes ces petites choses, les hommes raclent la terre, le béton et le sang, à la recherche d'eux-mêmes. «*L'agenda est rempli, l'avenir incertain.*» Puis il arrive que la forêt et les lacs leur pardonnent tout, à condition de savoir comment s'y égarer. Le monde de Tranströmer, c'est le nôtre.

Ses poèmes me servent de pont pour franchir des fleuves. Un pont, chez lui, est «*ce grand oiseau de fer qui plane sur la mort.*» Dessous, l'eau y est tantôt gelée, tantôt bouillonnante, dans un monde où l'on doit naviguer chaque jour à travers des voitures et où les rasoirs électriques du matin s'envolent tels de bruyants hélicoptères.

Tout bouge dans cette œuvre pourtant très calme. Tranströmer l'explique lui-même: «*Ce qui y est écrit change à chaque instant, les images se retouchent toutes seules, les mots scintillent. Une lame de fond roule à travers le texte, suivie de la prochaine et d'une autre encore...*»

Depuis une semaine, je suis plongé dans Tranströmer. J'ai en main un exemplaire de ses «*œuvres complètes*» ayant appartenu à Michel van Schendel, qu'on a eu la grande gentillesse de m'offrir. Je ne quitte plus ce livre.

Tranströmer m'empêche de faire autre chose que de le lire. Lorsque je l'abandonne, je réussis au mieux, en me concentrant, à penser que je dois y retourner au plus vite.

J'avance là-dedans au hasard, par saccades, désormais certain de m'y rencontrer à chaque page.

◆ ◆ ◆

Poète suédois très connu chez lui, apprécié aussi chez les anglophones, Tranströmer occupait jusqu'ici, hélas, une place relativement discrète dans la littérature du monde français. Sans le Nobel, il aurait pu demeurer presque à jamais

dans cette situation molle d'un écrivain majeur laissé de côté. L'espérance d'une littérature universellement vivante demeure un risque à courir, même pour les plus grands.

Son œuvre avait pourtant été traduite à l'enseigne du Castor Astral, une maison d'édition française sérieuse qui porte d'ailleurs en elle une bonne part québécoise. Plusieurs écrivains d'ici y ont en effet construit leur nid, dont Claude Beausoleil, Lise Gauvin, François Tétreau et Yolande Villemaire. On trouve au Castor plusieurs poètes de la francophonie et d'ailleurs, mais aussi des œuvres en prose importantes. La famille de Georges Bernanos, l'auteur de *Sous le soleil de satan*, a par exemple confié toute son œuvre à cet éditeur.

Dans les années 1970, les quatre comparses à l'origine de la maison d'édition avaient décidé de se lancer dans cette aventure lors d'un séjour au Québec. Leur Castor vient de là. Et Astral? Juste le nom de la chatte d'un des gars.

En 1989, en collaboration avec le Castor Astral, les Écrits des Forges à Trois-Rivières avaient déjà publié une anthologie de Tranströmer. Et c'est encore le travail d'édition du Castor Astral que Gallimard a repris dans sa collection «*Poésie*», sous l'étiquette quelque peu abusive d'«*œuvres complètes*» puisque d'autres textes en prose ont été publiés. C'est ce livre que j'ai entre les mains depuis une semaine.

Dans cette collection de Gallimard, Tranströmer se trouve en compagnie des plus grands, dont Gaston Miron.

En 1978, pour l'anecdote, André Major avait suggéré à l'Académie Nobel de couronner Miron. Trop pour l'homme d'un seul livre, avait-on pu entendre. Grâce à Tranströmer aujourd'hui, on sait qu'un poète de cette envergure, même lorsque son œuvre tient dans un seul livre, peut mériter un prix pareil. À condition d'être suédois?

◆ ◆ ◆

Chaque année, à l'automne, en marge de la remise des prix Nobel à Stockholm, on récompense aussi le pire, depuis les États-Unis, par l'attribution des prix IgNobel. Pour être lauréat, il suffit d'avoir produit une œuvre absurde, nourrie de recherches fumeuses et, surtout, capable de faire rire le plus grand nombre.

Au chapitre de la littérature, le IgNobel de cette année a été décerné à John Perry, un professeur de philosophie de l'Université Stanford, un établissement californien qui compte pourtant 18 vrais Prix Nobel.

John Perry a publié une savante théorie de la procrastination mise au service de la réussite.



FREDRIK SANDBERG REUTERS

Le poète suédois Tomas Tranströmer, Prix Nobel de littérature 2011

Le professeur développe l'idée d'une nécessaire procrastination structurée. «*Tous les procrastinateurs mettent de côté des choses qu'ils ont à faire*, écrit-il. *La procrastination structurée est l'art de transformer cette mauvaise habitude en avantage personnel.*»

Dans cette volonté d'édification fondée entièrement sur la paresse du sujet, il s'agit de voir à réaliser quelque chose de précis et de suffisamment important, mais dans la seule perspective de s'éviter de faire quelque chose de plus important encore... Tout un art de la paresse, en somme, maquillé sous les traits du travail véritable.

Faut-il commenter cela, sachant que ça pour-

rait attendre à plus tard? On sait au moins d'instinct qu'à toujours attendre demain pour lire de grandes œuvres comme celle de Tomas Tranströmer, on finit par se retrouver après-demain à encore lire seulement le journal.

jfnadeau@ledevoir.com

BALTIQUES
ŒUVRES COMPLÈTES 1954-2004

Tomas Tranströmer
Gallimard, «*Poésie*»
Paris, 2004, 377 pages

EN BREF

L'épopée de Guy
Delisle à Jérusalem

Après la Corée du Nord, la Chine et la Birmanie, le bé-déiste Guy Delisle s'attaque désormais à un autre drôle de coin de la planète: Jérusalem, qui se retrouve au centre de sa nouvelle création, *Chroniques de Jérusalem* (Delcourt), que le quotidien français *Le Monde* propose en pré-publication sur son site Web depuis quelques semaines (<http://bit.ly/pDRbMa>). Oblique et comique, à l'image

des œuvres du créateur, ce nouveau voyage est le fruit d'une année de vie dans le quartier de Beit Hanina que Delisle résume ainsi: «*On m'explique que c'est la partie annexée par Israël en 1967. Nous sommes donc en Israël? Ça dépend, au niveau international, nous sommes en Cisjordanie, pour les Palestiniens, nous sommes dans les territoires occupés, pour le gouvernement israélien, nous sommes en Israël.*» Du bonbon pour ce fin observateur des humains et de leurs paradoxes. — *Le Devoir*

POMME

SUITE DE LA PAGE F 1

D'ici là, à l'image d'un lancement de iPhone, les détails sur le contenu de ce livre sont conservés précieusement par l'éditeur qui a toutefois, aux États-Unis du moins, commencé à alimenter la machine à rumeurs avec quelques fuites sans doute planifiées. Jobs n'est plus. La mécanique redoutable qu'il a élaborée pour la communication de ses produits reste. Et sa biographie en profite.

Ainsi, cette semaine, quelques petits éléments anodins ont commencé à percoler dans l'univers numérique. Sur le site Gawker, même des extraits sont apparus pour expli-

quer pourquoi le chef d'entreprise, adulé à sa mort comme une rock star couplée à un Nobel de la paix, portait toujours un col roulé noir. C'est au Japon qu'il a eu cette idée dans les années 1980. D'une rencontre avec le grand patron de Sony, Akio Morita, il a ramené en Californie le projet d'un uniforme pour l'ensemble des employés d'Apple. L'idée, trop culturellement associée à l'Empire du Soleil levant, n'a pas plu à ses troupes. Mais elle est restée ancrée dans la tête du boss, qui a décidé de l'appliquer à sa propre personne.

On en convient, la fuite n'est pas très consistante, mais le récit d'ensemble du parcours

de Jobs ayant été souvent raconté, si surprises il y a, celles-ci devraient toutes apparaître dans un cadre connu.

Dans ces lignes prévisibles, Steve Wozniak et Steve Jobs vont se rencontrer par l'entremise d'un certain Bill Fernandez. À l'époque, le gourou en devenir est encore au collège — alors qu'iWoz, surnom donné à Wozniak, est depuis belle lurette à l'université. Le plus vieux des deux travaille aussi sur la construction d'un ordinateur, le *cream soda computer*, avec son ami Allen Baum, avec qui il partage une passion pour l'informatique et pour cette boisson ultrasuée.

Dans l'ère, il y a des circuits RAM, la mémoire vive, quoi, qui viennent remplacer les «*tores de mémoire ferromagnétique*». On soude. On rigole et Fernandez va dire: «*Hé, y'a un type que tu devrais rencontrer. Il s'appelle Steve aussi. Il adore les blagues et l'électronique aussi!*» Simple. Efficace.

La suite fait désormais partie de l'histoire. Elle s'est construite autour de quelques sales coups fomentés par les deux étudiants pour choquer les institutions — oui, le demi-dieu a des squelettes dans le placard —, de piratage de lignes de téléphone (le *phone phreaks*, comme on disait dans le temps) et de chansons de

Bob Dylan qui ont rythmé le début de cette aventure qui va les conduire des bureaux d'Atari et de Hewlett-Packard, où les deux hommes ont travaillé, soit sur des calculateurs, soit sur les premiers jeux vidéo (comme le *pong* et son dérivé le *Breakout*), à ce fameux garage.

Là, il aura fallu la vente d'une calculatrice (la HP 65) pour 500 \$ et celle du Westfalia de Jobs pour un montant équivalent pour pouvoir financer le premier circuit imprimé de l'Apple I. Il y a eu aussi ce nom, trouvé sur l'autoroute 85, par Jobs qui revenait de l'Apple Orchard, une «*communauté*» de l'époque implantée dans une pommeraie de l'Oregon. Wozniak était allé le chercher à l'aéroport, ajoutant du coup une composante dans cette série de hasards de la vie qui visiblement a reposé sur un système de calcul plus efficace que d'autres.

Le Devoir

IWOZ

Steve Wozniak et Gina Smith
L'école des loisirs
Paris, 2011, 324 pages

STEVE JOBS

Walter Isaacson
JC Lattès
Paris, 2011, 600 pages

Presses de l'Université Laval Vincent Billard

Après Steve Jobs, le point sur son œuvre

Vincent Billard

iPhilosophie
Comment la marque à la pomme investit nos existences

230 pages
24,95 \$

En librairie le 26 octobre

Abonnez-vous à INFO-PUL
www.pulaval.com

studio littéraire

SÉRIE DE LA PLACE DES ARTS

CHRISTIAN BÉGIN LIT
LE FAUCON DE MALTE
DE DASHIELL HAMMETT

Une série élaborée par Michelle Corbeil et Lou Arteau
Une coproduction des Capteurs de mots et de la Place des Arts

24 OCTOBRE 19 h 30 | Cinquième Salle

Une soirée en compagnie du détective privé Sam Spade incarné à l'écran de façon inoubliable par Humphrey Bogart.

PROGRAMMATION COMPLÈTE
LAPLACEDESARTS.COM

FONDATION DE LA PLACE DES ARTS

laplacedesarts.com
514 842 2112 / 1 866 842 2112

LA BIÈRE QUI TUE !

Yves Morin

Les Cœurs tigrés

En s'inspirant de la controverse liée à la bière Dow qui avait secoué la ville de Québec dans les années 1960, Yves Morin signe, avec *Les Cœurs tigrés*, un roman historique efficace qui revêt des allures de thriller médical.

RENDEZ-VOUS SUR WWW.HAMAC.QC.CA POUR ACCÉDER AU FEUILLETAGE EN LIGNE DU LIVRE.

Hamac classique

AUSI DISPONIBLE EN FORMAT PDF ET EPUB

LITTÉRATURE

La guerre de Sécession vue par deux fillettes

La guerre de Sécession: vaste sujet, maintes fois exploré, de multiples façons. Ce qui n'empêche pas la toujours surprenante romancière québécoise Dominique Fortier d'y faire son nid. Et de tirer sur les bons fils.

La guerre de Sécession vue par deux fillettes que tout sépare et qui vont grandir ensemble: c'est l'angle privilégié par l'auteure dans *La porte du ciel*. Avec, en sourdine, un questionnement constant sur ce qui constitue le fondement de la liberté.



DANIELLE LAURIN

Nous sommes en Louisiane, juste avant que n'éclate la guerre civile américaine. Nous sommes avec la petite Ève et la petite Eleanor, dans leur quotidien. L'une est mulâtre, fille d'esclave; l'autre est Blanche, fille de médecin.

Nous sommes dans une belle maison bordée d'arbres. Dans la petite bourgeoisie aux idées larges, qui jamais ne songerait à s'offrir des esclaves. Mais qui jamais ne songerait non plus à faire asseoir une petite mulâtresse à table lorsqu'il y a des invités. Et qui n'hésite pas à la reléguer au rang de subalterne en toute occasion.

Nous sommes aussi bien dans les huttes insalubres des esclaves, pas très loin. Ils sont affamés, souvent fouettés. Nous sommes avec eux dans les champs de coton où ils se transforment en bêtes de somme. Et avec eux quand on arrache aux mères leurs garçons qui grandissent pour les vendre aux plus offrants.

Ce n'est qu'un début. Nous mettrons le nez dans des assemblées de village, entre notables, alors que les esprits sudistes s'échauffent à l'idée que l'esclavage puisse être aboli. Des assemblées où nous entendrons ceci: «Et que feriez-vous de ces esclaves libérés, dites-moi? Vous souhaitez peut-être les voir s'établir dans les villes et les villages, épouser vos filles?» Et encore ceci: «Dieu a voulu les brebis protégées par le berger et l'esclave protégé par son maître. Personne n'a le droit de nous empêcher d'exercer Sa volonté, et si le Nord prétend nous spolie de la sorte, nous le quitterons sans regret comme on doit savoir couper un membre gangrené pour éviter que la maladie ne gagne le reste de l'organisme.»

Nous assisterons à un grand recensement national, où les esclaves compteront pour «les trois cinquièmes d'un homme libre». Et nous serons tout aussi bien dans la tête de cette mulâtresse d'Ève, au statut mal défini, si ambigu, à se demander «comment on arrivait aux trois cinquièmes d'un homme, si c'était en lui arrachant les bras ou les jambes, ou si ce n'était pas plutôt en le privant de sa tête, de son cœur, ou de son âme.»



© MARTINE DOYON

Les larmes de saint Laurent, le roman précédent de Dominique Fortier, avait été sélectionné parmi les finalistes du Prix littéraire des collégiens.

Nous verrons Ève à la peau brune et Eleanor à la peau blanche devenir des jeunes filles. Nous verrons Ève suivre Eleanor après le mariage de celle-ci, dans un grand domaine encerclé par une plantation de coton. Et nous verrons Eleanor devenir prisonnière de son statut d'épouse, sous le joug d'une belle-mère acariâtre.

Il y aura des non-dits, des poussées de désirs interdits, des chassés-croisés amoureux, des trahisons. Il y aura des drames sentimentaux, aux développements inattendus.

Pendant ce temps, nous verrons le conflit Nord-Sud s'envenimer, la guerre fratricide éclater, puis s'étendre: «Il y avait eu des batailles, puis des massacres, il y aurait des hécatombes.»

Nous verrons des déserteurs fantomatiques, affamés. Et des soldats blessés rentrer au bercail, parfois avec un membre en moins, parfois sans toute leur tête, mais dans tous les cas à jamais transformés.

Nous tomberons sur cette question: «La guerre change-t-elle vraiment les hommes ou bien, les dépouillant de leur vernis, des bonnes manières, de la civilité et de l'hypocrisie qui facilitent les rapports sociaux, ne fait-elle que révéler leur nature profonde?»

Nous aurons l'impression que tout cela est palpable, que nous sommes vraiment là, tapis dans l'ombre de la guerre de Sécession. Mais par moments. Par moments seulement.

Ce n'est pas si simple. Pas si simple de rester accroché. Car le récit est constamment interrom-

pu. Pris en charge par l'un ou l'autre des personnages. Et parfois par un narrateur non identifié, qui change lui-même de personnalité. Qui n'hésite pas à se projeter dans l'avenir, à nous emmener en 2011 dans un pénitencier du Sud, où les prisonniers, en majorité noirs, sont condamnés à mort.

Ajoutez à cela de longues digressions. Nourries, certes, pleines d'érudition. Mais qui retardent constamment l'action. Des descriptions détaillées aussi, faites de façon distanciée, qui tiennent à distance l'émotion.

Tous ces procédés ajoutent à l'originalité du roman, à n'en pas douter. On reconnaît bien là la marque de Dominique Fortier, dont les deux précédents romans, *Du bon usage des étoiles* et *Les larmes de saint Laurent*, favorisaient la polyphonie et le fragment.

Dans *La porte du ciel*, multipliez ça par cent. L'impression qu'on nous met constamment des bâtons dans les roues, pour briser le fil de la continuité. Que c'est voulu. Symbolique.

Ce n'est pas pour rien que la métaphore de la courtpointe traverse le roman. Non seulement on voit régulièrement des femmes, esclaves, mais pas seulement, assembler des morceaux de tissu pour en faire des courtpointes, non seulement des descriptions de courtpointes ponctuent le récit, mais le récit lui-même est conçu comme une courtpointe. Comme un hommage?

Après tout: «C'était un mé-

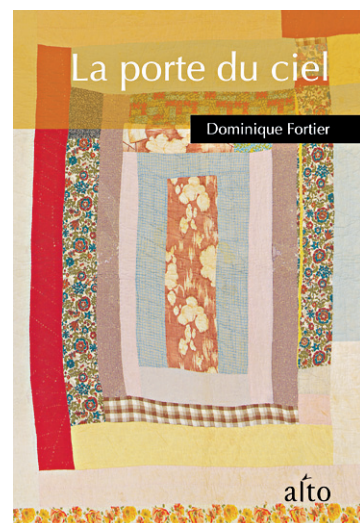
dium qui permettait à la femme de s'émanciper en transcendant le rôle traditionnel qui lui était échu», peut-on lire dans *La porte du ciel*.

Pas pour rien non plus que l'image du labyrinthe traverse le roman. Comment sortir d'un labyrinthe, retrouver son chemin, sa liberté? Cette question pourrait s'appliquer à la plupart des personnages de *La porte du ciel*.

Il y a plusieurs moyens de sortir d'un labyrinthe, nous fait-on remarquer à la fin du roman. Il y a même celui-ci: «C'est d'inventer soi-même le chemin au fur et à mesure, jusqu'à la sortie, que l'on invente aussi.» Cette façon-là pourrait tout aussi bien s'appliquer à l'auteure de *La porte du ciel*.

LA PORTE DU CIEL

Dominique Fortier
Alto
Québec, 2011, 296 pages



ENTRETIENS

Qui sont les éditeurs?

SÉBASTIEN VINCENT

Ils ont rendu célèbres Auster, Berberova, Kundera, J. K. Rowling et tant d'autres. Tous ont un jour rejeté un Proust qui alla connaître le succès ailleurs. Ces «magiciens de l'ombre» acceptent généralement de laisser la vedette à leurs auteurs. Ainsi plantent autour du prestigieux et mystérieux métier d'éditeur de tenaces clichés romantiques véhiculés par la presse, le cinéma et la littérature.

C'est pour en démythifier les rouages et faire connaître de grandes figures de l'édition française contemporaine que cet ouvrage reprend *in extenso* la transcription de huit des vingt-six entretiens filmés réalisés dans le cadre de la mission Profession éditeur, mise en place en 2008 par Christine Albaladejo, alors ministre française de la Culture.

Au fil des entrevues, on découvre les pratiques éditoriales et le parcours souvent ponctué de petits miracles ou d'extraordinaires hasards d'une génération d'éditeurs invités, pour une rare fois, à parler d'eux-mêmes et de leur travail: Paul Otchakovsky-Laurens lança les éditions P.O.L en 1983 alors qu'il ignorait comment on fixe le prix d'un livre! Écrivain, Philippe Sollers n'a jamais obtenu de Goncourt, mais l'a décroché en tant qu'éditeur. Claude Durand est devenu en quelques mois l'agent mondial de Soljenitsyne. Teresa Cremisi, une Italienne née en Égypte, a accédé au poste de p.-d.g. de Flammarion après un cheminement atypique. Être le «petit-fils de» ne rend pas le métier plus facile: lors des débuts d'Antoine Gallimard et de Francis Esmond, nombreux étaient ceux qui prédisaient la chute des maisons Gallimard et Albin Michel. L'histoire de Hubert Nysen, fondateur à cinquante ans des éditions Actes Sud, demeure riche d'enseignements. Depuis Arles, alors que le pôle éditorial se trouve à Paris, il a dû, avec sa fille Françoise, faire preuve d'audace et de vision en publiant des écrivains étrangers, tels Stieg Larsson.

Tous s'entendent sur un énorme défi humain, organisa-



PIERRE VERDY AFP

Paul Otchakovsky-Laurens lança les éditions P.O.L en 1983 alors qu'il ignorait comment on fixe le prix d'un livre!

tionnel, légal et financier: la nécessité de s'unir pour faire respecter le droit d'auteur à l'ère du numérique. Passage qui bouleversera notre rapport au livre et à la lecture, autant dire aux bases de notre culture. Sur ce point, les éditeurs ne se hasardent pas à prédire le futur et encore moins le rythme auquel interviendront ces changements.

À l'heure de la concentration de l'édition, de la tyrannie du profit, des agents littéraires, de la «marchandisation» du livre et de la montée du livre électronique, qui devra un jour offrir davantage que la version homothétique de l'ouvrage papier, ces témoignages permettent d'esquisser des pistes de réflexion sur l'avenir de la profession et du livre. Ils font surtout saisir l'essence non négociable d'une profession dont le fondement repose avant toute autre considération sur une rencontre, souvent intense, entre un auteur, un texte et un éditeur.

Collaborateur du Devoir

PROFESSION ÉDITEUR

HUIT GRANDES FIGURES DE L'ÉDITION CONTEMPORAINE RACONTENT

Olivier Le Naire
imec éditeur, Centre national du livre et Syndicat national de l'édition
Paris, 2011, 209 pages

Gaspard LE DEVOIR PALMARÈS

Du 3 au 9 octobre 2011

RANG AUTEUR/ÉDITEUR CLASSEMENT PRÉSENT (NB DE SEMAINES)

Romans québécois		
1	Les héritiers d'Enkidjev • Tome 4 Le sanctuaire	Anne Robillard/Wellan 1/2
2	Mémoires d'un quartier • Tome 9 Antoine, la suite	Louise Tremblay-D'Eschambre/Guy Saint-Jean 2/7
3	À toi	Kim Thuy Pascal Janovjak/Libre Expression 3/5
4	Madame Tout-le-Monde • Tome 1 Cap-aux-Brumes	Juliette Thibault/Hurtubise 4/4
5	Burqa de chair	Nelly Arcan/Seuil 5/4
6	Marie de la mer • Tome 2 Au château	Annie Lavigne/Intouchables 8/3
7	Les héritiers d'Enkidjev • Tome 3 Les dieux alliés	Anne Robillard/Wellan -/1
8	Là où la mer commence	Dominique Demers/Québec Amérique 10/6
9	Pour les sans voix • Tome 1 La jeunesse en feu	Micheline Duff/Québec Amérique 6/2
10	Ru	Kim Thuy/Libre Expression -/1

Romans étrangers		
1	Remède mortel	Harten Coben/Belfond -/1
2	Le passager	Jean-Christophe Grangé/Albin Michel 3/2
3	La femme au miroir	Éric-Emmanuel Schmitt/Albin Michel 4/50
4	Private Los Angeles	James Patterson Maxine Paetro/Archipel 4/2
5	Avant d'aller dormir	S.J. Watson/Sonatine 1/3
6	Mise à nu	Richard Castle/City 7/4
7	Derniers adieux	Lisa Gardner/Albin Michel 8/3
8	Freedom	Jonathan Franzen/Boréal 5/7
9	L'étrange voyage de monsieur Dakry	Marc Lévy/Robert Laffont 6/22
10	Vague de chaleur	Richard Castle/City 9/4

Essais québécois		
1	Ne vous taisez plus!	Denise Bombardier Françoise Laborde/Fayard 2/2
2	Les soldats d'Allah à l'assaut de l'Occident	Djemila Benhabib/VLB 1/4
3	Mafia inc. Grandeur et misère du clan sicilien au Québec	André Cadilot André Noël/Homme 4/50
4	Et si mourir s'apprivoisait... Réflexions sur la fin de vie	Serge Daneault/La Presse 3/4
5	Les vieux. La vieillesse: une merveilleuse étape de notre vie	Rose Legault/Québecor -/1
6	Recours aux sources	Éric Bedard/Boréal 8/3
7	L'andé. Le cancer de l'âme	Louise Reid/JCL 6/8
8	Les médias sociaux 101. Le réseau mondial des...	Michelle Blanc Nadia Seraiocco/Logiques -/1
9	Les héritiers de Tiananmen	Michel Cormier/Leméac 5/3
10	La liberté du Québec	Pierre Graveline/Fides -/1

Essais étrangers		
1	Premier bilan après l'apocalypse	Frédéric Beigbeder/Grasset 1/4
2	Indignez-vous!	Stéphane Hessel/Indigène 4/37
3	Une brève histoire de l'avenir	Jacques Attali/LGF 2/32
4	Demain, qui gouvernera le monde?	Jacques Attali/Fayard 3/23
5	La nature en débat	Christian Lévesque/Cavalier bleu -/1
6	Les émotions démocratiques	Martha Craven Nussbaum/Climats -/1
7	Le crépuscule d'une idole. L'affabulation freudienne	Michel Onfray/LGF -/1
8	Tous ruinés dans dix ans?	Jacques Attali/LGF -/1
9	Le Cosmos et le Lotus	Xuan Thuan Trinh/Albin Michel 7/3
10	Le facteur Armageddon. La montée de la droite chrétienne...	Marci McDonald/Alain Stanké 5/5

La BTLF (Société de gestion de la Banque de titres de langue française) est propriétaire du système d'information et d'analyse Gaspard sur les ventes de livres français au Canada. Ce palmarès est extrait de Gaspard et est constitué des relevés de caisse de 172 points de vente. La BTLF reçoit un soutien financier de Patrimoine canadien pour le projet Gaspard.

© BTLF, toute reproduction totale ou partielle est interdite.

EN BREF

La quête de l'origine

À l'origine était... le mythe. Georges Leroux, professeur émérite au Département de philosophie de l'UQAM et collaborateur du Devoir, discutera de l'origine des choses et de son devenir avec le grand spécialiste de Platon Luc Brisson, le mardi 18 octobre à 12h à l'Auditorium de la Grande Bibliothèque. On y apprendra qu'aujourd'hui encore, malgré les révolutions scientifiques et les discours religieux et métaphysiques, l'origine des phé-

nomènes naturels ne peut être décrite qu'à l'aide d'un discours qui n'est ni vrai ni faux, à savoir le mythe. — *Le Devoir*

Décès de Robert Yergeau

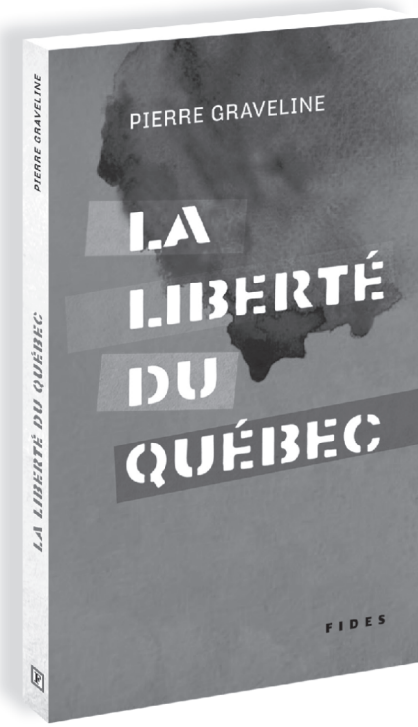
Poète et essayiste, l'écrivain Robert Yergeau est décédé le 5 octobre. Ce professeur à l'Université d'Ottawa s'était beaucoup intéressé à l'univers du mécénat d'États. Il fut aussi le fondateur et le directeur du Nordir. Il avait 54 ans. — *Le Devoir*



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Luc Brisson, spécialiste de Platon

UNE NATION COLONISÉE, MENACÉE, INACHEVÉE



L'indépendance, comment?

Pierre Graveline

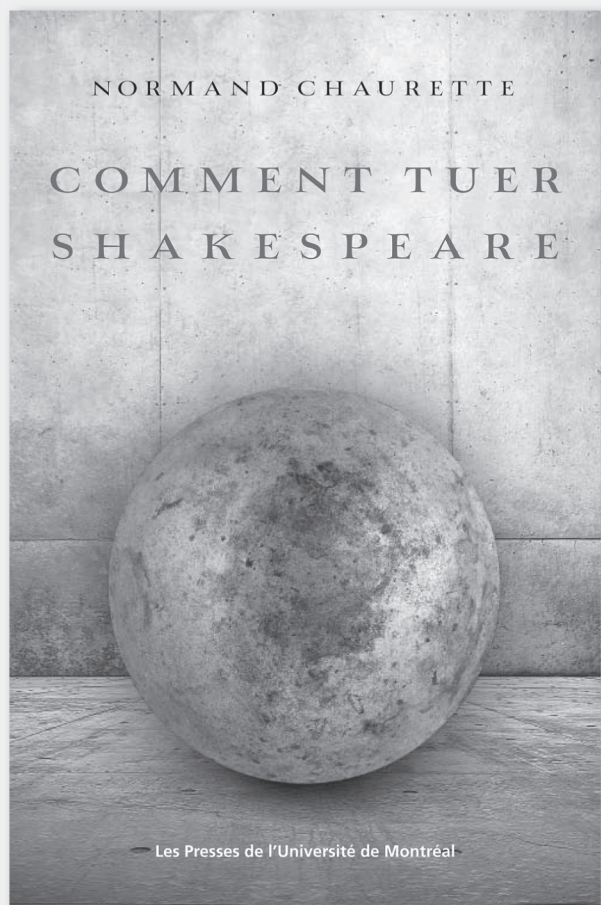
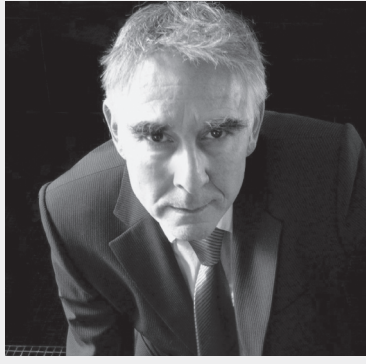
LA LIBERTÉ DU QUÉBEC

21,95 \$ • 136 pages

www.groupefides.com

F

Prix de la revue Études françaises 2011



Le regard singulier d'un homme de théâtre qui a l'audace de défier la présence à la fois concrète et fantomatique d'un increvable Shakespeare.

ROMAN FRANÇAIS

La résistance intérieure de Chahdortt Djavann

«Je serai écrivain en français.» C'est désormais fait. En 1993, Chahdortt Djavann, Iranienne, arrive à Paris. Elle va apprendre à écrire en français, pour vivre une aventure qu'elle n'avait pas prévue. Par chance, les grands écrivains lui ont donné une seconde patrie. Hugo, Dumas, Balzac, Dostoïevski, Tolstoï et Dickens la guident, peut-être plus que le protagoniste, psychanalyste, de cette autofiction.

GUYLAINE MASSOUTRE

C'est un roman passionnant, entièrement en prise sur sa propre vie, que Chahdortt Djavann publie sous le juste titre de *Je ne suis pas celle que je suis*.

À ce jour, on lui doit quatre romans et quatre essais, tous relevant de l'exil. L'émigration, forcée par le régime totalitaire des mollahs, y provoque l'expérience involontaire et cruelle de résister.

Il y a tant à apprendre, pour un lecteur occidental, de la vie des Iraniennes, comme des Iraniens, depuis la révolution islamique de 1979. À peine deux décennies, et tant de morts — un million de jeunes hommes, écrit-elle, lors de la guerre Iran-Irak de 1980, puis des centaines de milliers assassinés, puis encore autant chassés du pays par la dictature sanglante —, et toutes ces femmes voilées de la tête aux pieds, humiliées dans leur féminité et leur intégrité, martyres de la régression des mœurs, du savoir et de la culture.

Djavann raconte cette vie avec force et intelligence, bâtissant un récit à deux niveaux: l'un est consacré à la psychanalyse difficile — par moments purement fantaisiste — d'une jeune Iranienne de 27 ans, qui s'exprime à la première personne; l'autre raconte la vie de sa mère en Iran, sous forme d'un témoignage mêlant le roman d'aventures. La «voix intérieure» qui dirige Djavann se nour-

rit de colère, mais le rire n'y est jamais loin de la tragédie.

Critique et vérité

«Je suis mon personnage et je ne le suis pas», écrit-elle dans l'épilogue, qui fait écho au titre. Le récit entraînant, sans faille, tient aussi aux techniques d'un roman classique, avec ses instances, ses délais, ses procédés d'attente. Témoignage, donc, à propos de l'incroyable, l'indicible, l'inracontable saga d'une Orientale cultivée, pourchassée par l'arriération d'un pays livré à la révolution moraliste, intégriste et noire qu'on sait.

Comment alors comprendre ce père, époux de quarante femmes, dont la trente-cinquième est la mère de la narratrice, père aimé mais psychotique, fou à lier à tel moment de crise qui lui fait précipiter sa fille, alors enfant, tout près des flammes du poêle, pour qu'elle y brûle en enfer? Comment accepter, à notre époque, les mariages forcés, la déchéance arbitraire, les mensonges encadrés par la délation et la répression, la peur omniprésente, corollaire de la terreur d'un régime policier incontrôlé? Et comment ne pas comprendre que l'intelligence et la rationalité ne peuvent se tenir pour toujours indésirables et biffées, et que de tels régimes destructeurs sont voués à s'écrouler?

Le plus précieux, au-delà des faits quotidiens inouïs que le roman recueille, c'est le sens critique, la dureté de Djavann appliquée à tout ce qu'elle voit, pense



Chahdortt Djavann, née en 1967 en Iran, publie un roman sous le juste titre de *Je ne suis pas celle que je suis*.

et ressent. Non, Paris n'est pas un paradis, même si ce mot contient l'autre. Il y a un reste, la vie, dite pour ce qu'elle est vraiment: «Détruire la dernière bouée de sauvetage. Anéantir le dernier sanctuaire où on s'est réfugié. Fouler aux pieds la dernière croyance. Ni Dieu ni Maître, elle se sent abandonnée à elle-même. Être à la fois la bouée de sauvetage. Être Insubmersible, sans limites.»

Il y a ainsi quantité de pages merveilleuses et d'intuitions verbales. On pense aux émotions d'Atik Rahimi, son compatriote en exil, écrivain et artiste; on pense à Dai Sijie, que les romans de Dumas et Balzac puis l'exil libèrent d'une Chine dictatoriale. Puisse la littérature

continuer de faire respirer! La position de Djavann, entre Paris, Bandar Abbas et Téhéran, est claire: «Tout est une question de dissimulation. Vous ne voyez pas? C'est un régime corrompu, mafieux, intégriste et totalitaire, et ils prétendent tous être des gens de bien. Ils se vantent encore de l'antique civilisation perse. Ce sont tous des malades mentaux. Des hypocrites. Des collabos. Je les hais.» Suite à venir.

Collaboratrice du Devoir

JE NE SUIS PAS CELLE QUE JE SUIS

Chahdortt Djavann
Flammarion
Paris, 2011, 536 pages

POÉSIE

Les nouveaux recueils d'Anthony Phelps et de Yolande Villemaire

HUGUES CORRIVEAU

Une douceur ombrée de lumière irradie des poèmes d'Anthony Phelps, obstinément ouvert à la beauté des aubes maritimes, au cœur s'en allant à la dérive devant la mer, devant le plain-chant des vents. Cette «douce vulnérabilité», dont il est à l'écoute, affleure sous chaque souffle, sous chaque mouvement du corps allant à la vie comme on se réveille lentement après la sieste. L'âme à la vague divague et se replie et se reprend pour l'«intime fête horizontale».

On assiste alors à un projet de réconciliation entre les éléments disparates du monde, en un désir insatiable d'harmonie première, porteuse du sens des eaux, du mouvement intime à la pointe du cœur, à la pointe du jour.

«Héritière des mythes la poésie est à l'écoute». Ils sont là, en effet, ces «vulnérables poèmes», guetteurs de la beauté irrémédiable, celle enfouie au cœur de l'œil, amoureux des splendeurs fulgurantes. «Qui donc prétend[rait] réprimander le bleu et son trop plein d'oiseaux» quand passe sur les mots une telle charge émotive?

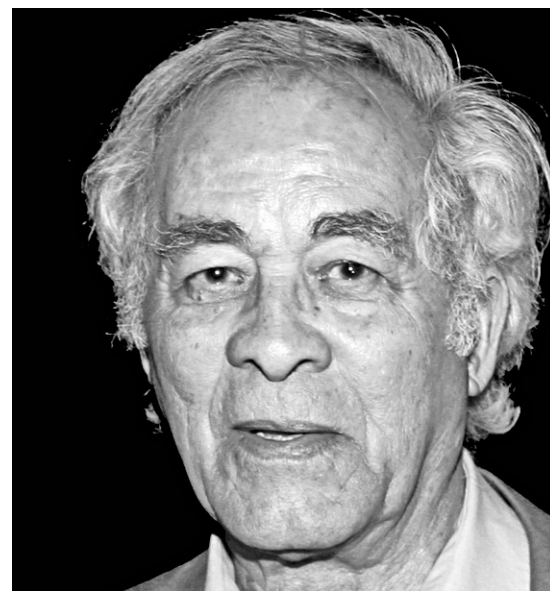
La poésie d'Anthony Phelps est faite tout entière de cette aménité profonde qui fait d'un poète le passeur essentiel, celui qui prend à bras-le-corps ce qui s'offre «sur les lieux-dits / des premiers éboulements du sel».

L'«homme empreinte» qu'est le poète, ce «tisserand de syllabes», convie l'ardeur des images à se lover dans le creux des meilleurs jours, des meilleures lumières. La poésie d'Anthony Phelps est obstinément optimiste, et se tient au bord de tout lever, dans le sens même de la vie. C'est rare, et cela fait du bien à l'âme.

«Twittercité»

Dans sa *Micropoésie*, Yolande Villemaire se réfère, entre autres, à l'art du ghazal, cette poésie amoureuse persane ou indienne qui s'attarde aux diptyques dont elle respecte les règles répétitives de base. En ce sens, le projet eût été louable. Mais cela ne tient qu'à trois poèmes. Y a-t-il moyen ailleurs de percevoir autre chose que certains clichés qui, autrement, seraient parfaitement convenus? Je n'en suis pas si sûr, elle qui se réfère aux «palais des vents», au «portail / de notre silence» et autres «nébuleuses de lumières», «falaises de lumière» et «nuit du mystère». Alors, «Ce son / qui est le son du Soi» fait des friselis dans la langue...

Toujours à l'affût des derniers courants, la poète a pris note que les notes des journaux intimes forment les plus beaux poèmes, comme ici dans son tout premier texte, cette affirmation transcendante: «Il fait froid dans le nord de l'Inde / Anormalement froid / À Montréal c'est le contraire». Tout le poème *Cyberabad* est exemplaire de cette façon de faire passer pour poésie des notes de voyage jetées à la va-vite sur un napperon: «Dans une librairie / Je m'ins-



SIMONE LISSADE-METELLUS

Le poète haïtien Anthony Phelps

talle devant un cappuccino / Et je me connecte / Une amie finlandaise / A retweeté une photo / Du volcan islandais en éruption».

Les haïkus indiens s'incarnent aussi dans une modernité si radicale que leur nouveauté emporte tout: «Café Internet / Au bazar de Pahar Ganj / Twitter le voyage». Y'a pas à dire, la poésie ne tient qu'à un fil, comme ici dans ces textes dramatiques: «Trouvé le Wi-Fi / Assise sur des coussins / Je rentre le code» ou «À l'aéroport / Une équipe de Bollywood / Retarde le vol». Pourtant, là, quelques perles auraient suffi: «Les pigeons voyagent / Des heures au-dessus des toits / Étranges messages», «L'ancien art perdu / Des cris et des sémaphores / Des colombophiles».

Nous saurons donc au fil des poèmes que la poète twitte, qu'elle s'est achetée un iPad et qu'elle y inscrit ses «rendez-vous chez la manucure».

Et au bout de tout cela, heureusement, une partie plus substantielle, *Lotus libre lotus*, s'attarde au printemps des libérations égyptiennes. Long poème rythmé qui dit la fragilité du monde et la non moins précarité des libertés.

Collaborateur du Devoir

UNE PLAGE INTEMPORELLE

Anthony Phelps
Le Noroît
Montréal, 2011, 90 pages

MICROPOÉSIE

Yolande Villemaire
Écrits des Forges
Trois-Rivières, 2011, 78 pages

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Nuances de l'amour

CHRISTIAN DESMEULES

C'est l'histoire d'une rencontre inhabituelle que font deux êtres l'un vers l'autre, au fil de quelques longues années qui leur paraîtront des siècles.

Manue, artiste peintre à la «bouille d'enfant terrible», se sent fatiguée de parcourir les mêmes rues et d'apercevoir les «mêmes repères tristes». Le hasard la fera un jour tomber dans la rue sur Simon, un parfait inconnu revenu en ville pour une escale québécoise entre deux aéroports. Tous deux dans la vingtaine, les protagonistes de *Vers le bleu* auront à apprivoiser l'évidence du coup de foudre et à composer avec ses conséquences.

Bien malgré elle, Manue apprendra à peindre l'absence de Simon dans tous les tons, toutes les nuances. «Il appartient désormais au courant des jours gris qui fuient au bas des pages de calendrier». Tandis que la jeune femme se dilue peu à peu dans l'attente impossible de son «bel amour navigateur» (Miron), Simon, imprévisible et invisible, trop attaché à l'idée de sa propre liberté, continue à mûrir son interminable fuite.

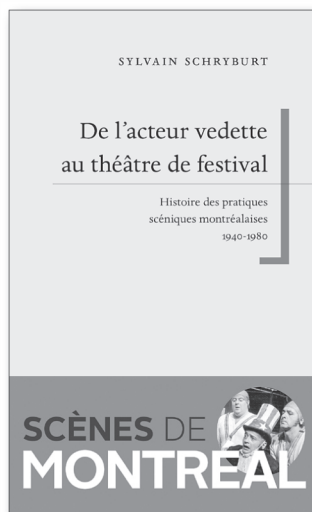
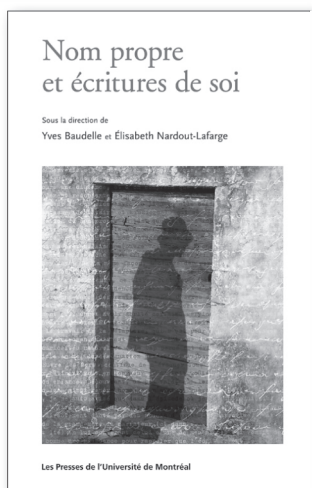
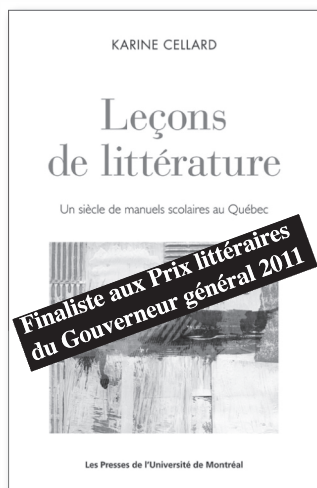
Dans une prose mélancolique, mais légère et entêtante, Julie Gravel, née en 1980, explore dans une première œuvre de fiction la «marche à l'amour» de ces deux solitudes parallèles. Elle s'attache surtout à nous faire partager la discrète dérive de la jeune femme (un peu Pénélope des temps modernes) dont le quotidien balance entre la passion et l'amour-prison.

Mais il y a plus, il y a le bleu. C'est à la fois une promesse et une destination: le grand amour, la couleur d'une édition de poche de *L'homme rapaillé*, la légèreté et l'optimisme de ceux qui savent construire des châteaux de sable.

Collaborateur du Devoir

VERS LE BLEU

Julie Gravel
Leméac
Montréal, 2011, 128 pages



Rencontrez les auteurs Karine Cellard, Élisabeth Nardout-Lafarge, Martin Jalbert et Sylvain Schryburt

le mardi 18 octobre, de 17 h à 19 h,
à la librairie LE PORT DE TÊTE
au 262, avenue Mont-Royal Est, Montréal

Les livres des PUM maintenant disponibles en version numérique sur le site Web

www.pum.umontreal.ca

PUM

Les Presses de l'Université de Montréal

LITTÉRATURE

ESSAI

Maxime-Olivier Moutier ausculte nos sociétés de déprimés chroniques

CATHERINE LALONDE

Adresse en poche, vous entrez dans un immeuble qui n'a rien de particulier. Ni hôtel ni hôpital, des mains professionnelles vous remettent draps, oreiller de plastique, douillette reblanchie. Elles s'occupent s'il y a lieu de votre médication, histoire de court-circuiter toute tentation de surdose et toute tentative d'en finir. Vous êtes dans un des sept centres de crise de la métropole, «accessibles 24 h/24 aux adultes en état de détresse psychologique ou psychosociale», comme le définit le portail Santé Montréal. Ici, vous êtes une urgence.

L'écrivain Maxime-Olivier Moutier, psychanalyste, depuis 17 ans, a son bureau privé en plus d'être intervenant dans un centre de crise. Les poqués de la vie, les ratés du suicide, les endeuillés au troisième sous-sol, les colériques à coups de poing, les malchanceux chroniques — celle-là qui s'est fait violer sept fois; cet autre renvoyé cinq fois de suite sans motif —, les estourbis de tous âges, il connaît. C'est d'eux, de leur fêlure et de la crise en général qu'il parle dans *La gestion des produits*, dont le tome 1 s'intitule *La crise*.

Cet essai ouvre le nouveau projet littéraire de Maxime-Olivier Moutier, qui se déploiera au moins sur cinq livres. «Je veux chercher ce qui fait souffrir les gens», explique l'auteur en entrevue dans le hall d'un tout petit hôtel du Vieux-Montréal, sirotant un chocolat chaud d'automne. Tome 1, donc: *La crise*. «Le prochain portera sur le bonheur, un autre sur l'individualisme et je vais peut-être me pencher sur la démocratie aussi.»

En écrivant par articles, Moutier illustre son essai de cas frappants, romanesques même, comme cette femme qui a manqué son suicide pour se découvrir soudain, jambes coupées et bassin cassé, des raisons de vivre; cette autre qui a été la seule d'entre ses sœurs à ne pas subir l'inceste et en a été traumatisée. Il se penche également sur la médication, sur ce qui fait un bon médecin, sur la masse des ressources communautaires désormais accessibles. Il dresse un inventaire des questions bureaucratiques auxquelles doit répondre l'usager du centre de crise: docu-



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

Psychanalyste et écrivain, Maxime-Olivier Moutier dit vouloir «chercher ce qui fait souffrir les gens».

ments à remplir, règles de vie, corvées, couvre-feu, collecte de données, diagnostics. Un processus de petites cases à remplir bien loin du mouvement naturel, même houleux, de la psyché.

En entrevue cet après-midi-là, Maxime-Olivier Moutier balance les concepts sans aller au fond des idées, laisse des mots comme «individualisme», «écoute», «souffrance» résonner comme une argumentation en soi. C'est que l'écriture et le livre, pour lui, sont la façon la plus adéquate d'articuler et de pousser la pensée. Certains thèmes abordés dans *La crise*, il le sait déjà, reviendront subséquemment.

Tout l'monde est malheureux (air connu)

Pourquoi est-on si malheureux? Moutier nomme la perte des repères et la solitude de nos sociétés post-religieuses et non communautaires. L'individualisme, la surconsommation, le sentiment de culpabilité devant l'état du monde, la noyade sous l'information continue s'ajoutent. «L'homme contemporain est non seulement inquiet (on le serait à moins), écrit Moutier, mais il se sent mal et coupable. Autant que ses prédécesseurs, qui allaient se faire dire à la messe chaque semaine, chaque dimanche, qu'ils vivaient dans la faute et le péché. Sans trop savoir pourquoi, ils demandaient pardon. L'homme occidental aussi vit dans le péché, et crève d'une sourde culpabilité.» Ailleurs, il poursuit: «L'humain a besoin d'être soulagé. Mais il ne sait pas de quoi. [...] La consumma-

mal. Je vois cette jeune fille dans la vingtaine, en peine d'amour, à qui on donne des médicaments parce qu'on ne supporte plus de souffrir. On ne peut pas guérir d'être humain.»

Un granule, une p'tite pilule

Moutier s'insurge comme ce Québec sous ordonnance. «Le défaut de notre système, écrit-il, c'est que le médecin se sent toujours obligé de faire quelque chose, de donner quelque chose, de ne pas terminer une rencontre sur rien. Même si, parfois, c'est ce qui ferait le plus de bien: rien.» L'écoute, pour lui, vaudrait souvent mieux. «Le même médicament, assigné après une dizaine de minutes consacrées à écouter la personne raconter ses problèmes personnels, aura plus d'efficacité que s'il est prescrit sur-le-champ», maintient-il. «En vois qui font de la voltige tellement ils tiltent quand je dis ça dans des colloques professionnels», ajoute l'écrivain en entrevue.

Maxime-Olivier Moutier est ressorti aux yeux de la critique en 1998 avec le récit *Marie-Hélène au mois de mars* (Triptyque), son troisième livre. Cette autofiction sur fond de folie et d'amour échoué débutait ainsi: «Près des deux tiers de ce récit furent écrits alors que j'étais interné à l'hôpital Saint-Vincent-de-Paul de Sherbrooke. C'était en 1995. J'avais vingt-trois ans. A cette époque, la mort était partout. J'ai écrit ces pages en état d'urgence, sans compromis, comme pour dire une dernière chose avant de mourir, définitivement. Le jour où elles seraient lues, j'aurais disparu. Comme un mot d'adieu.» La part de vrai et d'invention, dans ces mots, seul Moutier la sait. Mais d'un livre à l'autre, le «diagnostiqué, comme ça, en quelques secondes: dépressif profond; risques suicidaires» a traversé le miroir pour devenir analyste lacanien et écrivain critique de la société. La crise, il connaît.

Le Devoir

LA GESTION DES PRODUITS

TOME 1: LA CRISE
Maxime-Olivier Moutier
Éditions Marchand de feuilles
Montréal, 2011, 240 pages

ROMAN FRANÇAIS

L'ascenseur, ça vous dit?

GILLES ARCHAMBAULT

Si on admet qu'un écrivain se reconnaît surtout par le timbre de son écriture, on peut difficilement faire l'impasse sur les romans de Jean-Paul Dubois. Si tous n'ont pas la profondeur d'*Une vie française*, paru en 2004, ils ne peuvent nous être indifférents. A cause de cette voix qui nous parvient, émue, perturbée, d'une drôlerie qui dérange.

Le cas Sneijder ne fait pas exception. Je mets au défi le lecteur ordinaire qui ne le lirait pas d'un trait. Que l'action du roman se déroule à Montréal ajoute peut-être à l'intérêt que nous prenons, mais je n'en suis pas sûr.

Le Sneijder dont il est question est un être détruit. Employé à la SAQ, il vit en compagnie d'Anna, sa deuxième femme. Que le couple batte de l'aile est une évidence. Anna «viva cent ans, à l'image de tous ces gens qui ne s'encombrent pas d'affects et puisent dans la vie comme dans une boîte d'outils». Elle a donné naissance à des jumeaux, mais a toujours refusé que Marie, la fille que Sneijder a eue de son premier mariage, se joigne au nouveau foyer.

Un jour que Marie est de passage à Montréal, Sneijder l'accompagne à un rendez-vous au centre-ville. Survient alors un accident d'ascenseur dont il ne se sortira qu'à la suite d'une longue hospitalisation. Marie meurt sur le coup.

Terrassé par le décès de son enfant, il quitte son travail et coupe les ponts avec le monde extérieur. Compulsant de nombreux ouvrages sur les ascenseurs, il n'a plus qu'une obsession, se rendre à Dubaï où on a construit une tour haute de 800 mètres et comprenant 160 étages, auxquels s'ajoutent 46 autres

étages consacrés à la machinerie et à la maintenance.

Faisant fi des conseils avisés, il refuse de poursuivre en justice, préférant un règlement à l'amiable. Pendant que sa femme n'en a que pour sa carrière et les agréments d'une distraite infidélité, il ne quitte son appartement que pour se rendre au Jardin botanique, où le subjugent les jardins japonais.

Un cri

L'urne qui contient les cendres de Marie le fascine. Elle se trouve dans sa chambre. «Lorsque je suis en haut, à ma table, ou dans mon lit, à attendre le sommeil, je sens [la mémoire] se glisser à mon côté, serpent à l'épiderme glacial, afin de m'infliger les films de se/s archives, tout ce que je n'aurais pas dû voir, tout ce que je redoutais d'entendre, le fin fond de l'ascenseur, le sang de mon enfant...»

Pour Anna, son mari est un désaxé. Ce n'est certes pas l'amour qui l'inclinera à le faire interner. Avant qu'intervienne cette solution, Sneijder sera parvenu à être promeneur de chiens. Et encore à l'île des Sœurs, où se trouvent les bureaux de la compagnie Bell, organisme qui permet à l'épouse entreprenante de déployer ses talents de femme d'action.

Il y a de la drôlerie dans le récit de cette descente aux enfers. L'écriture est nerveuse, l'humour à peu près constant. Un humour qui vient appuyer une détresse. «Il me tarde de retrouver Marie. Je patienterai le temps qu'il faudra.» Je ne l'ai pas dit, ce roman est avant tout un cri.

Collaborateur du Devoir

LE CAS SNEIJDER

Jean-Paul Dubois
Éditions de l'Olivier
Paris, 2011, 218 pages

EN BREF

Metropolis bleu au Vermont

Metropolis bleu sera cette fin de semaine du Festival littéraire de Brattleboro, au Vermont, dans le cadre de l'activité Quebec Wri-

ting Today. Monique Proulx et Kathleen Winter y parleront de leurs œuvres, dont leurs derniers romans, respectivement *Champagne* (Boréal) et *Annabel* (Anansi). Dimanche 16 octobre à 12h30 au Centre Congrégationnel de Brattleboro. — *Le Devoir*

La vraie vie est présente ne la quittez pas des yeux

Poète, journaliste, directeur du Musée d'art contemporain de Montréal de 1966 à 1971, lauréat du prix Athanase-David en 1993 et nommé Grand Artisan de la Révolution tranquille en 2011, Gilles Hénault est un maillon essentiel de notre culture et de notre littérature.

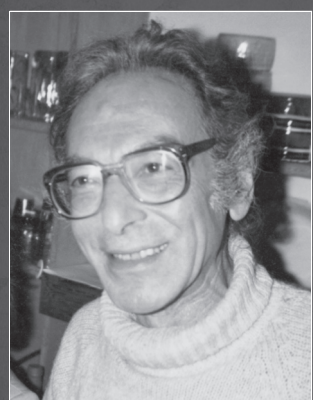
Considéré comme le «père de la poésie moderne», il a influencé des générations d'écrivains.

Homme d'action et de réflexion, il a inscrit ses préoccupations sociales au cœur de sa vie et de son œuvre.

Autodidacte passionné, il était curieux de tout, au-delà des tendances et des cénacles, comme en témoignent sa poésie, ses textes en prose et ses écrits sur l'art.

Quinze ans déjà et le souvenir de sa présence, de ses éclats de rire et de son humour traverse toujours le quotidien de ceux qui l'ont connu.

Gilles, tu nous manques.



GILLES HÉNAULT

1920-1996

LES ÉDITIONS
Sémaphore

www.editionssemaphore.qc.ca

Finaliste du 24^{ème} Prix Trillium Murielle Beaulieu

Laisse-moi te dire
Lettres pour
chaque âge de la vie

«Une authentique
quête de sens...»



MÉDIASPAUL

Médiaspaul félicite chaleureusement son auteure!
www.mediaspaul.qc.ca



La culture religieuse n'est pas la foi Identité du Québec et laïcité

par Guy Durand

Disponible à la librairie
Wilson & Lafleur
ainsi que chez tous
les bons libraires

Wilson & Lafleur :
40, rue Notre-Dame Est
Montréal (Québec) H2Y 1B9

514 875-6326
1 800 363-2327

LIVRES

ESSAI

Un rendez-vous manqué

Denise Bombardier et le sexisme à la française

CHRISTIAN RIOUX

Paris — La mode est aux livres courts aux titres en forme de mots d'ordre qui se terminent par un point d'exclamation. Après Stéphane Hessel qui a vendu plus de trois millions d'exemplaires d'*Indignez-vous!*, voilà donc *Ne vous taisez plus!* (Fayard). Ces jours-ci, Denise Bombardier fait la tournée des plateaux de radio et de télévision parisiens pour pourfendre le sexisme à la française et promouvoir cet opuscule écrit à deux mains avec sa collègue française Françoise Laborde.

Piquées au vif, comme plusieurs, par le «séisme» du Soffitel de New York, les deux journalistes, qui se définissent comme des «battantes» et des «grandes gueules», ont donc entrepris de passer au hache-vian de les prétentions des séducteurs et des libertins français derrière lesquelles se dissimulerait la misogynie la plus vile. En contre-exemple, le Québec apparaît dans le livre comme la terre d'élection d'un féminisme aux accents parfois messianiques qui s'offre ni plus ni moins en exemple à la France.

Même si elles coupent parfois les coins ronds, les deux auteures évitent tout de même de tomber dans le panneau des critiques américains qui ont dénoncé une culture qui a fait de la séduction un art. Denise Bombardier reconnaît volontiers qu'elle est au contraire un trait de civilisation. «*La façon de faire la cour est plus agréable en France qu'au Québec parce que vous avez les mots pour le faire*», a-t-elle déclaré sur France Inter. Mais cela justifie-t-il la drague lourde et les abus de toutes sortes?

Une polémique qui tombe à plat

Le sujet s'annonçait délicieusement polémique. «*Je ne m'appelle pas Latendresse, je m'appelle Bombardier quand même!*», précise d'entrée de jeu notre Denise nationale. Avec un sujet aussi vendeur, la pamphlétaire québécoise n'a pas eu de difficulté à se retrouver sur tous les plateaux. Elle devrait même faire celui de Michel Drucker, pourtant très convivial. Les éditions Fayard ont déjà imprimé 35 000 exemplaires du livre, qui semble promis à un succès de librairie.

Et pourtant, malgré la volonté affichée, cette tournée médiatique ne suscite pas de grands remous en France. Per-



Avec *Ne vous taisez plus!*, son dernier ouvrage écrit en collaboration avec la journaliste française Françoise Laborde, Denise Bombardier n'a pas eu de difficulté à se retrouver sur tous les plateaux de télévision en France.

sonne dans la presse écrite n'a encore jugé bon ni d'en faire état ni d'y participer. Comme si la controverse tombait à plat ou presque.

Cette semaine, sur la chaîne d'information LCI, les quatre intervenants et l'animatrice qui échangeaient avec Denise Bombardier étaient tous étonnamment d'accord avec elle. Même à la très grivoise émission radiophonique de Philippe Bouvard, *Les grosses têtes*, la mayonnaise n'a pas vraiment pris. Une réalité en contradiction avec le portrait d'une élite médiatique machiste et chauvine que dressent pourtant les auteures dans leur opuscule.

Quatre mois plus tard, à l'exception de quelques proches aujourd'hui silencieux dont les auteures répètent les propos en boucle, pratiquement personne ne défend plus DSK en France. Le seul qui s'y soit risqué récemment se nomme Yvan Levaï. L'ancien époux d'Anne Sinclair vient en effet d'écrire un livre au titre qui dit tout: *Chronique d'une exécution* (Le

Cherche Midi). Cela ne l'a pas empêché d'essayer les critiques de toute la confrérie journalistique. L'animateur de télévision Laurent Ruquier s'est même fait un plaisir de l'exécuter en public à son émission *On n'est pas couché*.

Si la polémique tombe à plat, c'est peut-être aussi que Denise Bombardier et Françoise Laborde ont raté une belle occasion d'explorer en profondeur les réalités respectives des sociétés française et québécoise. Car il n'est guère difficile de démontrer que la France est plus machiste que le Québec et moins que l'Italie ou l'Arabie saoudite. Mais ces mœurs recouvrent-elles plus de viols et d'abus sexuels, comme le livre semble le laisser entendre?

Une revue rapide de la littérature scientifique tend plutôt à démontrer que la prévalence des abus sexuels ne varie guère entre la France et le Québec. Les études faites à partir d'échantillons représentatifs, notamment citées par le cher-

cheur André Ciavaldini de l'Université de Grenoble, mentionnent des taux de 14 % en Europe, de 15 % en Amérique du Nord, de 12,8 % au Canada et de 11,4 % en France. Bref, si la situation des femmes françaises est peut-être plus difficile dans les entreprises, où la hiérarchie est aussi plus forte, les taux d'abus sexuels ne sont pas très différents.

À défaut de nous informer sur la réalité des femmes françaises, il aurait été savoureux que la Française et la Québécoise nous renseignent sur les travers de ces deux sociétés au lieu d'en rester à la description manichéenne et convenue d'une France archaïque et d'un Québec toujours à l'avant-garde. Ce sera peut-être pour un autre livre.

Correspondant du Devoir à Paris

NE VOUS Taisez PLUS!

Denise Bombardier et Françoise Laborde
Fayard
Paris, 2011, 80 pages

Whitman et la démocratie physique

MICHEL LAPIERRE

On ne peut séparer l'essai *Perspectives démocratiques* d'une autre œuvre de Walt Whitman (1819-1892), *Feuilles d'herbe*, les pages fondatrices de la poésie américaine. Pourtant, il était jusqu'ici introuvable en français. Le livre nous aide à comprendre pourquoi un Anglais, D. H. Lawrence, peut, mieux que les Américains eux-mêmes, déceler, dès 1923, en Whitman «le premier voyant héroïque», celui qui dépassa jusqu'à Melville.

Le poète «fut le premier à détruire la vieille conception morale d'après laquelle l'âme est "supérieure" au corps», explique Lawrence dans ses *Études sur la littérature classique américaine*. Peu d'écrivains le montrent de façon aussi claire que *Perspectives démocratiques*, dont le texte définitif, traduit et présenté par Jean-Paul Auxéméry, date de 1876.

Whitman y voit la démocratie comme le propre du Nouveau Monde. Mais, selon lui, elle constitue un «embryon», quelque chose «dont l'essentiel de la réalité dort encore». Il soupçonne ce terme d'être «le frère cadet» du mot «nature», «dont l'histoire aussi attend d'être écrite».

Pour le poète, la démocratie est beaucoup plus qu'un système politique qui s'appuie sur la souveraineté populaire, elle devient un art de vivre. Désinvolte, spontanée, évolutive, terre à terre, elle naît d'une société neuve, inventée, égalitaire, hostile à une Europe fondée «entièrement sur l'idée de caste». Elle doit opposer la nature à la culture pour façonner une littérature inédite, inspirée de la matière et du quotidien.

Cette littérature, le poète tient à la distinguer d'«une certaine in-

tellectualité populaire superficielle et hautement trompeuse» qui, à ses yeux, règne aux États-Unis. Elle permettra, nous laisse-t-il présager, de vraiment recréer l'Amérique, sinon le monde. La démocratie qui l'engendrera supposera non seulement de nouveaux hommes, mais aussi de nouvelles femmes.

Les Américaines de demain, Whitman les imagine dépouillées d'un «air hébété d'angélisme». Elles deviendraient, précise-t-il, «les robustes égales des hommes, des travailleuses et, pourquoi pas même, des décideuses pratiques et politiques comme les hommes? plus grandes que l'homme, pouvons-nous avouer, étant donné leur divine maternité»...

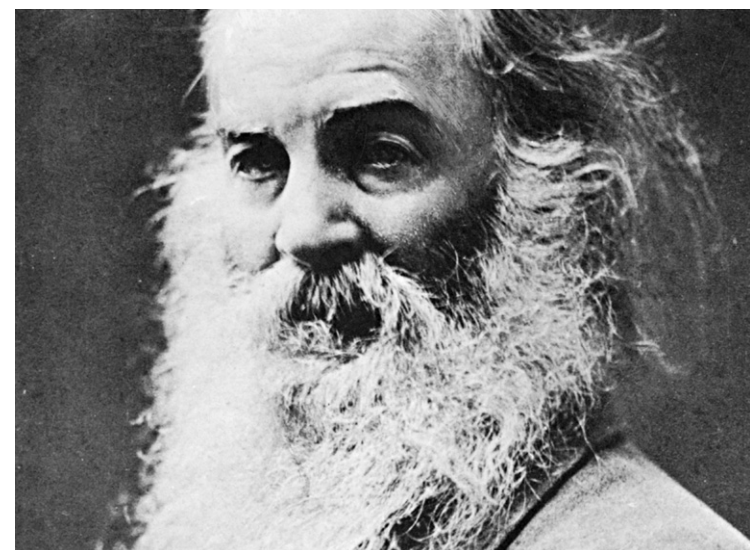
Ces idées entremêlent un romantisme attardé à un esprit novateur pour l'époque. Elles impliquent le triomphe des forces intuitives, axées sur la liberté de la nature et exprimées par une atmosphère poétique universaliste, plus efficace que les doctrines.

«L'air frais surpasse les parfums les plus coûteux», voilà la formule, énergique et belle dans sa naïveté, que Whitman écrit pour résumer sa pensée. Mais l'insistance sur «la dépravation des gens d'affaires» des États-Unis et la pénible constatation selon laquelle «l'Amérique n'a jusqu'à présent moralement et artistiquement rien fait d'original» insufflent au plus optimiste des poètes l'angoisse qui semblait lui manquer.

Collaborateur du Devoir

PERSPECTIVES DÉMOCRATIQUES

Walt Whitman
Belin
Paris, 2011, 128 pages



Walt Whitman (1819-1892)

SOURCE INTERNATIONAL PORTRAIT GALLERY

EN BREF

Vous avez dit sociologue ?

Le sociologue s'identifie plus facilement à sa discipline qu'à sa profession, reconnaît d'entrée de jeu Marcel Fournier dans *Profession sociologue* (PUM), publié dans une collection précisément faite pour présenter des métiers atypiques et intellectuels (astronome, latiniste ou philosophe, par exemple). L'auteur enseigne la sociologie à l'Université de Montréal. Il divise sa

présentation en trois parties. Il présente d'abord sa discipline, «*reine des sciences sociales*», riche d'approches et d'objets d'étude diversifiés, petits et grands. Il s'intéresse ensuite au métier comme tel, finalement assez proche de celui de journaliste puisqu'il demande d'enquêter, d'écouter, de se documenter et d'écrire. Disons que le sociologue est un journaliste patient et savant. Le petit ouvrage présente finalement la profession en proposant six autoportraits de sociologues. — *Le Devoir*

ENTRETIEN CROISÉ

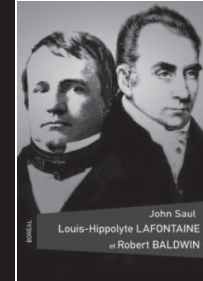
John Saul et Éric Bédard



Olivieri

Au cœur de l'histoire

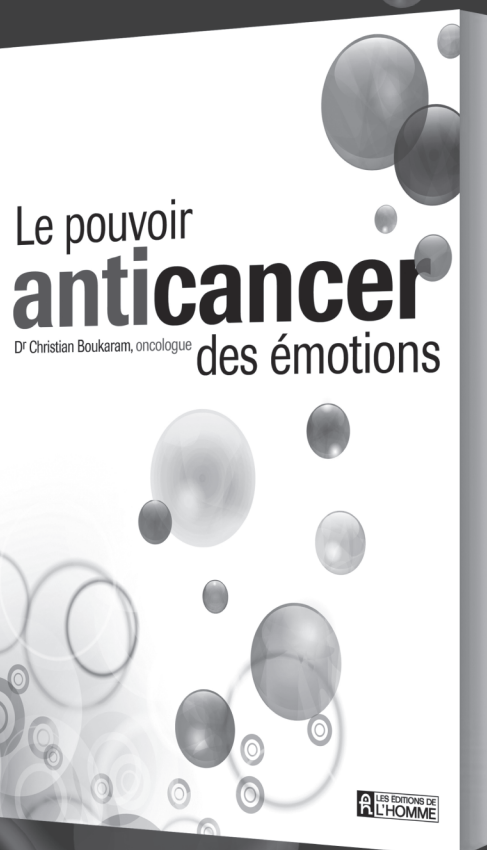
Mardi 19 octobre
à 19 h 00



RSVP : 514.739.3639
Bistro : 514.739.3303
5219 Côte-des-Neiges
Métro Côte-des-Neiges

Une passion commune,
deux visions,
un débat.

Un livre avant-gardiste qui reflète les plus récents développements en matière de traitement et de prévention du cancer.



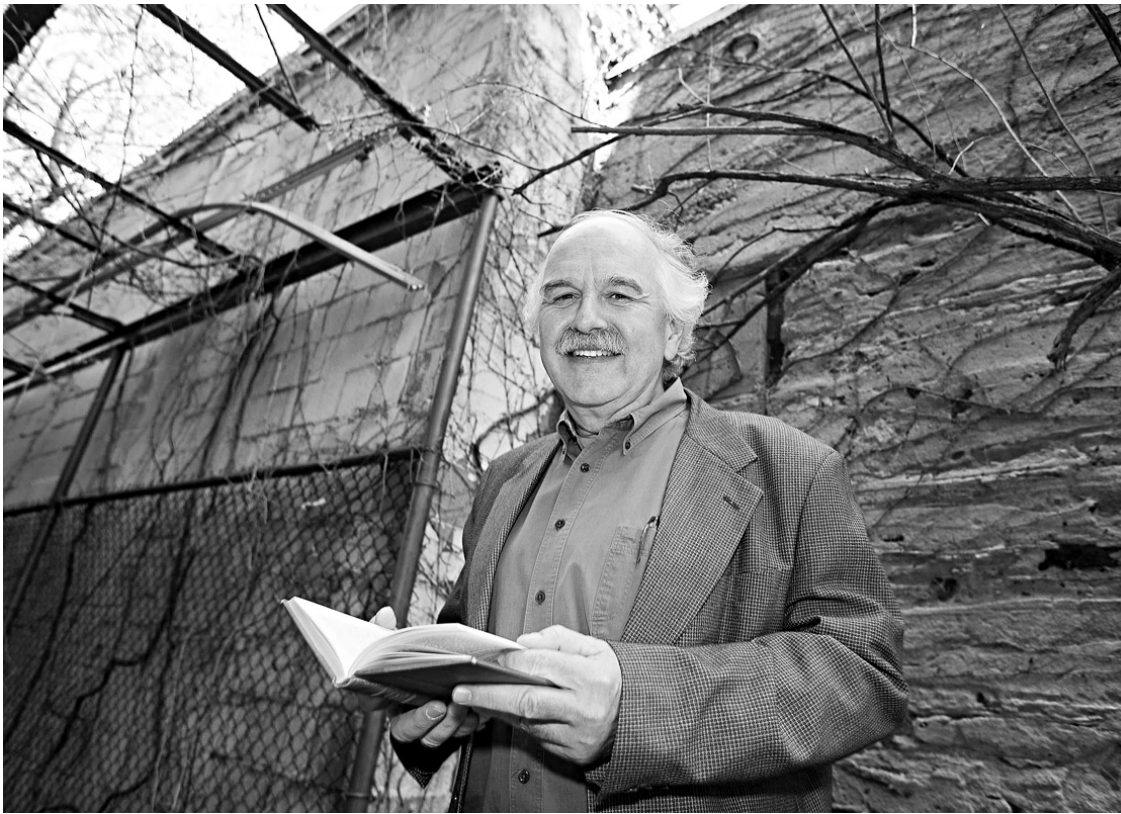
Dr Christian Boukaram

LES ÉDITIONS DE L'HOMME

Une compagnie de Quebecor Media

EDITIONS-HOMME.COM

ESSAIS



MARIE-HÉLÈNE TREMBLAY LE DEVOIR

Le philosophe Georges Leroux est finaliste au Prix du Gouverneur général dans la catégorie essais.

Georges Leroux et les larmes de Schubert

Avec *Wanderer*, essai sur *Le voyage d'hiver* de Franz Schubert, le philosophe Georges Leroux revient à la musique, où l'on a tant besoin d'esprits de son envergure.

CHRISTOPHE HUSS

La passion musicale de Georges Leroux et son sens aigu de l'analyse étaient apparus dans son essai *Partita pour Glenn Gould*, en 2007. Le sujet, ici, est autrement plus important. *Die Winterreise — Le voyage d'hiver* — est le plus important cycle de lieder (mélodies) de la musique classique. Il a été composé par Schubert au début de l'année 1827 comme un exutoire à une phase d'angoisse et de sclérose créatrice. Schubert a trente ans. Sa santé est chancelante depuis quatre années, il lui reste vingt mois à vivre.

«*Effrayants de tristesse.*» Les mots de Joseph von Spaun, ami de Schubert, pour caractériser ces lieder, sont rappelés par Georges Leroux très tôt dans son ouvrage. Miroirs de la détresse de Schubert, comme de sa douleur, fin mars 1827, en apprenant la mort de Ludwig van Beethoven, les vingt-quatre étapes de ce chemin de croix sont aussi, et surtout, des témoins brûlants de l'alliance littérature et musique au cœur du romantisme allemand. Décodant ce parcours avec érudition et clarté, Georges Leroux nous prend par la main afin de partager la solitude du voyageur et sa confrontation avec la finitude.

La culture de Georges Leroux, qui est aussi collaborateur du *Devoir*, lui permet de nous raconter aux sources et références de ces poèmes mis en musique et d'en élargir les horizons. Leroux souligne ainsi à juste raison que l'image du tilleul (*Der Lindenbaum*, cinquième et plus célèbre des lieder du *Voyage d'hiver*) est née sous la plume de Thomas Mann dans *La montagne magique*. Le tilleul y est le symbole de l'identité alle-

mande. «*Quel était ce monde qui s'ouvrait derrière [ce lieder] et qui d'après le pressentiment de sa conscience devait être le monde d'un amour interdit? C'était la Mort*», écrit Mann dans son livre.

Ces références sont fondamentales lorsque la petite histoire rencontre la grande et fixe pour l'éternité des moments non reproductibles. *Le voyage d'hiver* a eu cette destinée. En lisant les lucides analyses de Georges Leroux sur ce face à face avec la mort, je n'ai pu m'empêcher de réécouter en boucle le témoignage sonore d'un autre voyageur, parcourant, en janvier et mars 1945, les ruines de Berlin pour rejoindre, sur la Masurenallee, le seul immeuble encore debout, celui de la radio du Reich. Le ténor Peter Anders, au-dessus d'un champ de gravats et interrompu par les sirènes, allait y graver l'interprétation la plus désespérée du *Voyage d'hiver*, connaissant sa première catharsis hébétée et révoltée sur les paroles «*Larmes, mes larmes; êtes-vous donc si froides que vous gelez...*»

Il serait erroné de ne donner qu'une lecture politique de cette fin du monde en direct, où le disque devient le *leiermann* (joueur de vielle) de l'Histoire, avec un grand H. Entendre Peter Anders véritablement éruiter en 24 stations cette détresse et angoisse et relire ces mêmes mots, mis en perspective de manière limpide et nourrissante par Georges Leroux, restera assurément mon choc culturel de l'année 2011.

Peut-être un jour, en édition limitée, disque et livre seront-ils associés?

Le Devoir

WANDERER

Georges Leroux
Avec une suite photographique
de Bertrand Carrière
Éditions Nota Bene
Québec, 2011, 231 pages

HISTOIRE

Aux origines des rapports franco-québécois

DAVE NOËL

Lors que l'on célèbre le cinquantième anniversaire de la Délégation générale du Québec à Paris, les historiens Aurélio Ayala et Françoise Le Jeune remontent aux origines des contacts franco-québécois de l'après-Conquête. Une relation marquée par la non-ingérence et une certaine indifférence dès la première moitié du XIX^e siècle.

«*Il n'y a pas six mois je croyais, comme tout le monde, que le Canada était devenu entièrement anglais*», avoue candide Alexis de Tocqueville au terme de son bref séjour dans la colonie. Au début des années 1830, l'auteur de *De la démocratie en Amérique* s'intéresse davantage à la modernité incarnée par la république étasunienne, dont l'exotisme fascine ses compatriotes friands de romans d'aventures.

Oubliée au milieu du XVIII^e siècle, la colonie du Bas-Canada est redécouverte par les Français à l'occasion des rébellions patriotiques de 1837. Relayés avec un mois de décalage, les détails de l'insurrection captivent d'abord les journaux parisiens en raison des impacts potentiels sur les relations diplomatiques entre la Grande-Bretagne et les États-Unis.

À défaut de correspondants de guerre, c'est par la publication d'extraits de journaux britan-

niques et américains, eux-mêmes alimentés par la presse montréalaise, que sont rapportés les événements en France. Distillée, cette information est en outre manipulée par les autorités britanniques, qui utilisent les médias locaux afin de dépeindre les rebelles bas-canadiens en révolutionnaires sanguinaires.

Pour Ayala et Le Jeune, cette instrumentalisation de l'information vise à atténuer les sympathies patriotiques des journalistes américains. Dès 1838, l'éditorialiste de la *United States Democratic Review* constate à ce sujet que l'on a fait «*sciemment courir le bruit alarmant [...] que dans l'éventualité où les patriotes seraient les vainqueurs, leurs affinités avec le pays de Danton et de Robespierre suffiraient à établir au Canada la guillotine*».

Un rendez-vous manqué

Cette propagande francophile réveille le nationalisme de la presse républicaine française, qui prend parti pour le chef patriote Louis-Joseph Papineau, un «*homme d'une haute capacité*» en dépit de son «*accent canadien*». Comme quoi rien n'a vraiment changé depuis 1837... Les modérés du *Siècle* dénoncent quant à eux l'inaction diplomatique de Louis-Philippe I^{er}: «*Si nous avions un gouvernement digne de la France*, écrit un journaliste, *il saisirait l'occasion offerte d'obte-*

nir de l'Angleterre elle-même l'indépendance du Canada.»

La crise politique bas-canadienne intéresse particulièrement les républicains du *National*, dont l'indignation est alimentée par la presse radicale de Londres opposée au despotisme. Bien qu'elle soit de courte durée, la présence canadienne-française sur la scène internationale permet ainsi d'assister à un cas précoce d'internationalisation des gauches européennes, comme l'affirment Ayala et Le Jeune.

L'intérêt des médias français envers le Bas-Canada s'estompe toutefois au lendemain de la publication du rapport Durham en 1839. La venue de Louis-Joseph Papineau à Paris n'y change rien. Ce rendez-vous manqué entre la France et son ancienne colonie n'en demeure pas moins le premier jalon d'une relation unique ponctuée de poussées d'enthousiasme et de passages à vide, de Louis-Philippe I^{er} à Nicolas Sarkozy.

Collaborateur du Devoir

LES RÉBELLIONS CANADIENNES DE 1837 ET 1838 VUES DE PARIS

Aurélio Ayala
et Françoise Le Jeune
Presses de l'Université Laval
Québec, 2011, 211 pages



Presses de
l'Université
Laval

Découvrez nos
Nouveautés

Sous la direction de
LYSE LANGLOIS

Une réflexion sur le
professionnalisme et aux multiples
formes qu'il peut prendre une fois
actualisé dans la pratique

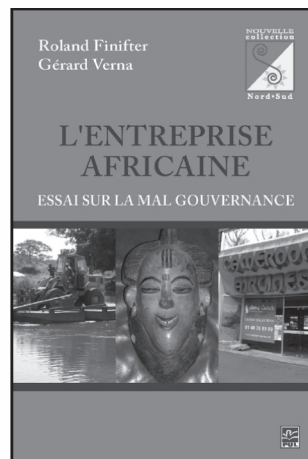
250 pages • 25 \$



ROLAND FINIFTER
GÉRARD VERNA

L'entreprise en Afrique a son
origine dans une histoire qui
remonte aux premiers contacts
entre les populations et les premiers
voyageurs arabes et portugais

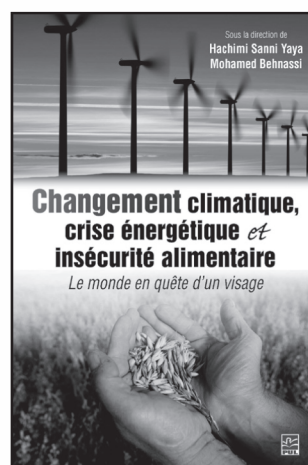
258 pages • 39,95 \$



Sous la direction de
HACHIMI SANNI YAYA et
MOHAMED BEHNASSI

D'ici trois décennies, une grande
partie de l'humanité risque
de se trouver engagée dans un
affrontement pour la terre,
l'eau et le pétrole

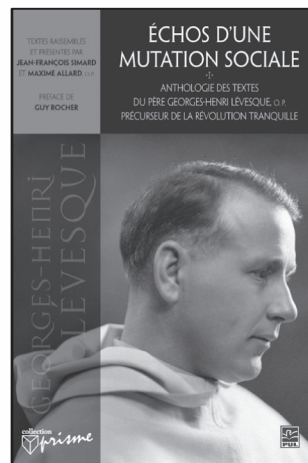
368 pages • 42,95 \$



Textes rassemblés et présentés par
JEAN-FRANÇOIS SIMARD et
MAXIME ALLARD

Certains hommes marquent
le destin d'un peuple.
Georges-Henri Lévesque
est de ceux-là

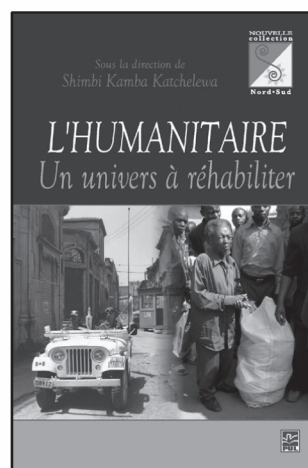
538 pages • 39,95 \$



Sous la direction de
SHIMBI KAMBA KATCHELEWA

La voix de la raison appelle à la
responsabilité globale face
à la souffrance et aux
déséquilibres humains

192 pages • 29,95 \$



Sous la direction de
BLANCA NAVARRO PARDIÑAS
et LUC VIGNEAULT

De par ses frontières mouvantes
et ambiguës, la littérature est
un espace privilégié de rencontre
pour de nombreuses disciplines

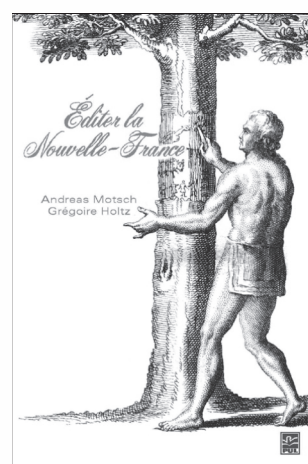
266 pages • 32,95 \$



ANDREAS MOTSCH
GRÉGOIRE HOLTZ

Cet ouvrage invite à réfléchir sur les
choix éditoriaux qui façonnent notre
réception et notre compréhension
de la Nouvelle-France

262 pages • 32,95 \$



Abonnez-vous à INFO-PUL
www.pulaval.com

ADMINISTRATION

SOCIOLOGIE

LITTÉRATURE

ESSAIS

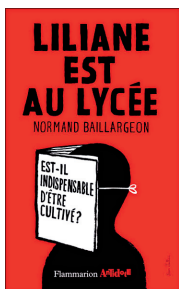
ESSAIS QUÉBÉCOIS

Éloge de la culture générale



LOUIS CORNELIER

Avoir une culture générale vaut mieux, évidemment, qu'être ignorant. Cette idée, qui devrait faire consensus, est pourtant contestée. Pour certains, la culture générale n'est qu'un vernis qui sert à briller en société et s'avère inutile pour les « vraies affaires ». On s'en préoccupe donc, disent-ils, quand on aura le temps et l'argent. Pour d'autres, plus savants, moins grossiers, la culture générale dont on chante les vertus serait contestable parce que sa définition est imprécise (De quoi parle-t-on au juste? La cuisine en fait-elle partie?) et parce que cette culture entretiendrait des préjugés, notamment de classes et de genres.



Normand Baillargeon, un des anarchistes préférés de cette chronique avec Francis Dupuis-Déri, se penche sur cet important débat dans *Liliane est au lycée. Est-il indispensable d'être cultivé?*, un solide petit ouvrage qui paraît dans la nouvelle collection «Antidote» des éditions Flammarion. Baillargeon, soit dit en passant, est en pleine percée française cette saison puisqu'il publie aussi, chez le même éditeur, *L'éducation*, une très substantielle anthologie de textes des plus grands philosophes de l'éducation.

«À la fois revendiquée et frappée d'une grande suspicion», écrit le philosophe dans *Liliane est au lycée*, l'idée de culture générale n'échappe pas à ce qu'on appelle la « crise de l'éducation », une situation dont la caractéristique est d'être permanente. La culture générale — « cet ensemble commun de repères qui s'acquiert en allant au musée, au concert, en lisant et, surtout peut-être, en faisant sa scolarité de base » — souffrirait d'imprécision, de démesure et de plusieurs biais exclusivistes.

Une culture imparfaite

La culture générale habituellement valorisée néglige ainsi la culture populaire. Bach et Molière, oui, donc, mais pas Dalida ou les téléromans, par exemple. La tentation de la distinction, ici, n'est pas loin et n'est pas sans conséquences sociales. « Pour les membres des classes sociales dont les normes et les repères sont valorisés », explique Baillargeon, la démarche d'acculturation est rela-

tivement aisée, presque naturelle, et elle renforce même en eux l'idée que l'ordre du monde est juste et cohérent et reflète des valeurs universelles. » Pour les autres, les membres des classes populaires notamment, une telle culture générale peut apparaître étrangère, et son acquisition s'apparenter à un reniement de son identité. « Ne pas y parvenir, par contre, c'est être amené à attribuer cet échec à ses propres carences et à reconnaître l'infériorité de sa culture originelle », ajoute Baillargeon. En excluant la culture populaire de son domaine, une telle définition de la culture générale risque donc, ainsi que l'a montré Pierre Bourdieu, de reproduire les inégalités sociales.

D'autres biais incitent aussi à se méfier de l'idée habituelle de culture générale. Un biais sexiste, d'abord, qui exclut « les accomplissements de la moitié féminine de l'humanité », et un biais occidental-centriste, ensuite, qui laisse bien des cultures de côté. La culture générale, en d'autres termes, n'en a trop souvent que pour les réalisations de l'homme blanc hétérosexuel.

Elle pécherait aussi, continue le philosophe, par omission, en négligeant la culture scientifique (et les scientifiques ne feraient pas mieux en faisant l'impasse sur la culture littéraire), et par pédantisme. Trop d'intellectuels, note Baillargeon en s'inspirant de Chomsky, s'adonnent à « une abusive et artificielle complexification du propos destinée à en masquer la vacuité ». Lacan et Derrida, ici, servent d'exemples.

Nous rendre meilleurs

Cette avalanche de critiques justifiées ne peut que laisser l'honnête homme *groggy*. Baillargeon, toutefois, le reconforte rapidement. La culture générale a bel et bien des vertus, insiste-t-il. Elle contribue à l'élargissement de la perspective sur le monde et permet d'échapper à l'enfermement dans l'ici et maintenant. Elle enrichit notre connaissance du monde et nous donne les mots pour le dire. Elle accroît, ce faisant, « l'éventail des possibles entre lesquels il nous est possible de choisir et de nous choisir et contribue ainsi à forger à la fois notre identité et notre autonomie ». Elle nous fait prendre conscience de la fragilité de notre savoir et nous incite à une humilité qui nourrit « une perpétuelle attitude critique ».

Baillargeon nous fait ainsi comprendre que, pour critiquer la culture générale comme il l'a d'abord fait, il faut justement en avoir. Ce qu'il décrie, précise-t-il, « c'est moins l'idée de culture générale en elle-même que certaines de ses mauvaises et imparfaites réalisations ». Une démocratie, ajoute-t-il en reprenant une idée de John Dewey, a besoin de citoyens cultivés, qui partagent un monde commun, pour nourrir l'essentielle « conversation démocratique ».

Proposer une liste des éléments qui devraient faire partie d'une bonne culture générale serait



JACQUES NADEAU LE DEVOIR

Normand Baillargeon est un vulgarisateur hors pair. Dans son plus récent livre, il s'emploie à démontrer l'intérêt que représente, plus que jamais, une culture générale vivante.

interminable. Baillargeon se contente donc de donner des pistes. En matière de science, il renvoie la nécessité de comprendre les principes et les méthodes, d'appréhender la science comme une aventure humaine inscrite dans des contextes sociaux et historiques et de maîtriser les « mathématiques citoyennes » (compréhension de données chiffrées, tableaux, sondages). La littérature et les arts, selon lui, contribuent, « par la culture de l'imagination, à l'extension de la sympathie et à briser ces barrières qui interdisent de voir l'Autre comme un être humain ». L'histoire, essentielle à toutes les formes de savoir, rappelle que le monde est humain et nourrit la vertu d'humilité. La philosophie, enfin, donne un sens de la synthèse, montre l'actualité de la tradition quant aux grands débats moraux et initie à la conversation démocratique.

Partisan d'une « éthique de la sollicitude culturelle »

qui respecte le passage par la culture populaire des « explorateurs partis à la conquête de la culture générale », adversaire du relativisme qui refuse de trancher entre le vrai et le faux, le bon et le mauvais, critique du « mirage techniciste » qui voudrait qu'Internet nous dispense de la nécessité d'acquiescer une culture générale, Normand Baillargeon, avec la clarté et le souci pédagogique qui le caractérisent, signe ici un roboratif et convaincant plaidoyer en faveur d'une culture qui nous rend meilleurs.

louisco@sympatico.ca

LILIANE EST AU LYCÉE

EST-IL INDISPENSABLE D'ÊTRE CULTIVÉ ?

Normand Baillargeon
Flammarion
Paris, 2011, 128 pages

HISTOIRE

Louisbourg, le Gibraltar rasé

DAVE NOËL

À Québec, l'histoire militaire a depuis longtemps été expulsée de la recherche scientifique, comme le dénonce une récente étude commandée par la Fondation Lionel-Groulx. Désormais, c'est par l'entremise de la traduction que nous avons accès à ce pan méconnu de notre passé dont fait partie Louisbourg. La base navale érigée au début du XVIII^e siècle est au cœur des travaux de l'historien néo-écossais A. J. B. Johnston.

Dans *1758, la finale*, l'auteur remonte aux origines de la cité du Cap-Breton, qui fut à la fois la capitale française de la pêche à la morue et le rempart atlantique de Québec. Ce double rôle explique les sommes investies dans ses fortifications, dont les dépassements de coûts rappellent certains chantiers modernes.

Au cours de la guerre de la

Conquête, on assiste à la militarisation croissante de Louisbourg qui compte presque autant de civils que de soldats. Sur mer, le soutien français envers la colonie se traduit par l'envoi d'escadres, dont celle de 1757 qui permet de reporter d'un an le siège de la « forteresse ».

Bien qu'elle ne soit pas abordée de front, la thèse de l'abandon du Canada par la France en prend pour son rhume dans l'ouvrage de Johnston. En 1758, rappelle l'auteur, la marine française ne dispose que de la moitié des matelots et des vaisseaux de la Royal Navy. Des escadres de secours forcent néanmoins le blocus de Louisbourg, dont la défense est assurée par 8500 soldats et matelots. À l'opposé, les troupes britanniques comprennent près de 27 000 hommes, dont un certain James Wolfe.

Selon Johnston, ce rapport de force à trois contre un n'est

pas exceptionnel pour l'épopée. Il facilite néanmoins le débarquement des assiégeants qui se déroule sous un nuage de projectiles. Criblée de balles, l'une des embarcations sera d'ailleurs ramenée en Angleterre comme objet de curiosité. Le siège proprement dit sera moins spectaculaire. Jusqu'à la capitulation de Louisbourg, la routine des opérations n'est rompue que par les coups de canon tirés par la femme du gouverneur français qui grimpe quotidiennement sur les remparts.

À l'instar des Acadiens de la baie de Fundy, déportés trois ans plus tôt, les 10 000 soldats, matelots et civils du Cap-Breton sont expulsés du territoire par les Britanniques. Transportés en Europe, 20 % d'entre eux décèdent au cours de la traversée en raison des accidents et de la mauvaise qualité de la nourriture. Ces « dommages collatéraux » de la Conquête sont sui-

vis par le décès de 1600 Acadiens déportés de la colonie sœur du Cap-Breton, l'île Saint-Jean, qui deviendra l'île du Prince-Édouard.

Louisbourg devait être le Gibraltar français de l'Amérique du Nord. Rasée en 1760, elle deviendra plutôt un Carthage moderne jusqu'à sa reconstruction à des fins touristiques. « Les lecteurs qui considèrent cette ré-

gion comme une destination de vacances estivales ou une région économiquement défavorisée, observe Johnston, seront peut-être surpris d'apprendre que cette zone a déjà constitué un élément essentiel de la réflexion militaire, économique et stratégique de la France et de la Grande-Bretagne. »

Le Devoir

1758, LA FINALE

PROMESSES, SPLENDEUR ET DÉSOLOGIE DE LA DERNIÈRE DÉCENNIE DE LOUISBOURG
A. J. B. Johnston
Presses de l'Université Laval
Québec, 2011, 436 pages

VIENT DE PARAÎTRE

Dossier
La théologie de la libération, d'hier à aujourd'hui

NUMÉRO 752 • NOVEMBRE 2011

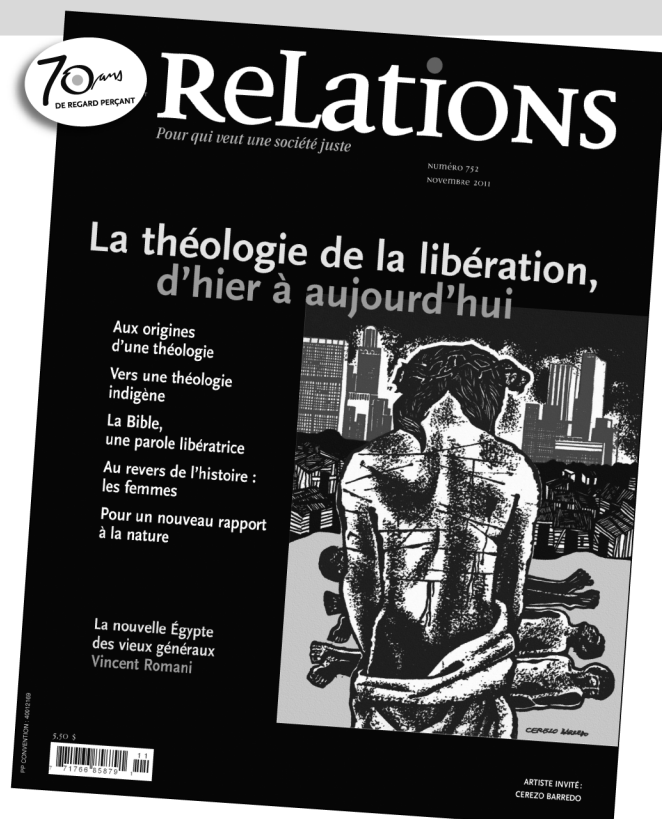
Les auteurs sont :

Nidia Arrobo Rodas, Gregory Baum, Yves Carrier, Guy Côté, François Houtart, Claude Lacaille, Carmiña Navia Velasco et Jean-Claude Ravet

À lire aussi : le carnet de Wajdi Mouawad, la chronique littéraire de Suzanne Jacob, une analyse de Vincent Romani sur « La nouvelle Égypte des vieux généraux », une controverse sur les centres d'injection supervisée et bien d'autres articles...

Artiste invité : Cerezo Barredo

Pour consulter le sommaire détaillé : www.revuereactions.qc.ca



8 NUMÉROS PAR ANNÉE, 44 PAGES

Un an : 35 \$ Deux ans : 65 \$
À l'étranger (un an) : 55 \$
Étudiant : 25 \$ (sur justificatif)
Abonnement de soutien : 100 \$ (un an)
(514) 387-2541 p.226 | relations@cf.qc.ca
Relations : 25, rue Jarry Ouest
Montréal (Québec) H2P 1S6

EN VENTE DANS LES KIOSQUES ET LIBRAIRIES 5,50 \$ + TAXES

Oui, je désire un abonnement de _____ an(s), au montant de _____ \$

NOM _____ VILLE _____

ADRESSE _____

CODE POSTAL _____ TÉLÉPHONE (_____) _____

Je paie par chèque (à l'ordre de Relations) ou carte de crédit

NUMÉRO DE LA CARTE _____

EXPIRATION _____ SIGNATURE _____

Dans la nuit du poème, Jacques Brault

L'épanouissement de l'ombre, Rina Lasnier
Choix de poèmes et présentation par Jocelyne Felx, coll. Ovale

L'homme aux sept orteils, Michael Ondaatje
Traduit par Daniel Canty, coll. Latitude

Nouveautés www.lenoroit.com

